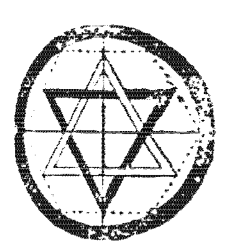
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I ⚘ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

46e VOLUME. — 13me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 4 (Janvier 1900)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

TÉLÉPHONE — 282 67

Le Numéro : UN FRANC — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

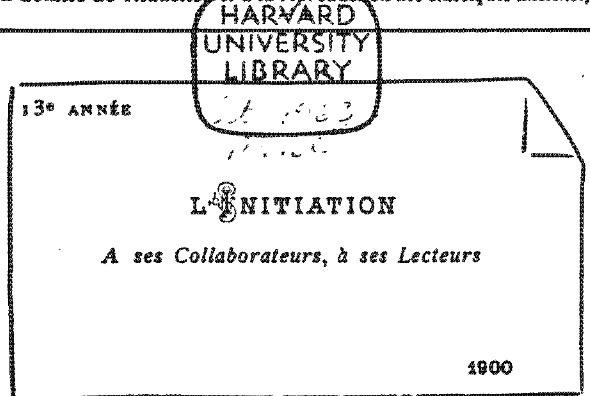
Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)



13e ANNÉE

L'INITIATION

A ses Collaborateurs, à ses Lecteurs

1900

VIE DE GICHTEL

Je suis charmé que vous soyez content du peu que je vous ai mandé de l'éditeur des ouvrages de notre ami B... Son nom est *Jean George Gichtel*, né à Ratisbonne, en 1638, de parents pieux, riches et accrédités. Vous l'avez parfaitement bien comparé à un général d'armée, car il a vécu et il est mort les armes à la main ; il ne s'est non seulement combattu lui-même

et il a combattu pour les amis, mais il s'est encore mis plusieurs fois à la brèche pour des nations entières. Son ardeur de s'instruire fut soutenue par plusieurs occasions favorables, de manière qu'il était, en son temps, un savant distingué. Par un écrit sur le mauvais état du clergé dans sa patrie, il s'attira la haine des prêtres; et comme il ne voulut pas révoquer cet écrit, ils trouvèrent le moyen de le faire chasser ignominieusement et de le bannir de Ratisbonne, après l'avoir dépouillé de tout. Il s'est réfugié en Hollande, dans la plus grande pauvreté. Il fut même empoisonné et criminalisé; mais sa foi et sa constance surmontèrent tout; il se retira à Amsterdam, où il fit connaissance avec plusieurs maisons, dans lesquelles le mérite et la piété étaient considérés.

Il est à remarquer qu'il a eu connaissance de Sophia, et qu'il a joui de plusieurs manifestations d'un genre sublime, avant que les écrits de notre ami B... fussent connus. C'est la croix qu'il a portée pour son divin maître et l'attachement inviolable qu'il lui avait voué dès son enfance qui lui ont valu ces faveurs. Quelque temps après son arrivée à Amsterdam, les ouvrages de B... tombèrent entre ses mains; et ils étaient alors rarissimes. Les *Trois principes* et les *Sept formes de la Nature* l'arrêtèrent longtemps, et ce n'est qu'après bien des exercices et bien des combats qu'il est parvenu à les approfondir. Gichtel, quoique très savant, perdit le goût de toutes les lectures, excepté celle des Écritures Saintes et des ouvrages de notre ami B... C'est en mettant ces préceptes dans une pratique continuelle qu'il est parvenu à la

fin, après beaucoup de répétitions, à les comprendre en toutes les profondeurs. Il les estimait autant que le Vieux et le Nouveau Testament, et remerciait la Providence du fond de son âme d'avoir mis ces sublimes écrits entre ses mains ; il ne pouvait se lasser surtout de lire la 47e épître de notre ami.

Gichtel appelait l'oraison le manger spirituel, et la lecture le boire de l'âme.

Les nuits lui parurent trop longues, de manière qu'il ne donna que peu d'heures au sommeil. Il vivait presque toujours dans la retraite, mais rarement dans la solitude : il fit connaissance avec une famille estimable, qui lui proposa, quelque pauvre qu'il fût, un parti fort riche ; mais notre combattant le refusa, les parents cependant continuèrent de l'estimer et de le combler de bienfaits.

Son séjour à Amsterdam fut rempli d'une foule d'événements dans le genre sublime et théosophique que j'aimerais mieux vous communiquer de bouche que dans une lettre.

Il fit la connaissance d'une veuve, femme de mérite, quoique énormément riche. Après qu'elle eut appris à le bien connaître, elle lui témoigna franchement son désir de s'unir à lui d'une manière indissoluble. Il l'estimait et sentit même une certaine inclination pour elle ; mais il ne donna aucune réponse sur sa proposition ; se retira et resta chez lui, sans sortir pendant quatre semaines, où il proposa la chose à Dieu.

Un jour qu'il se promenait dans sa chambre, il vit en plein midi descendre une main du ciel qui joignit

la sienne dans celle de la veuve. Il entendit en même temps une voix forte et claire qui disait : « Il faut que tu l'aies ». Quelqu'un d'autre, en sa place, aurait pris cette manifestation pour une direction divine, mais il vit bientôt que ce n'était que l'esprit de la veuve qui, dans la ferveur de ses prières, avait percé jusqu'au ciel extérieur et pénétré l'esprit astral. Il se donna dès lors entièrement à Sophia, qui ne voulait pas un cœur partagé ; il vit que sa vocation était la prêtrise dans le sens le plus relevé. Sans aucune recherche de sa part, il eut des lettres de plusieurs seigneurs d'Allemagne, même de plusieurs souverains, qui le consultèrent ; des femmes de toutes classes recherchèrent sa connaissance et sa main ; il est remarquable que les prières qu'il adressait pour elles ne jetaient que de l'huile dans leur feu, de sorte que Sophia lui donna le conseil d'interrompre l'oraison pour des femmes.

En 1672, lorsque Louis XIV vint aux portes d'Amsterdam, notre général se servit de ses propres armes et chassa les troupes étrangères. Il trouvait peu après, dans les papiers publics, nommément les régiments d'infanterie et les escadrons qu'il avait vus face à face en les poursuivant hors du territoire de la République. Sophia, sa chère, sa divine Sophia, qu'il aimait tant et qu'il n'avait jamais vue, vint le jour de Noël 1673 lui faire sa première visite : il vit ou entendit dans le troisième principe cette vierge qui était éblouissante et céleste. Dans cette entrevue, elle l'accepta pour époux, et les noces furent consommées avec des délices ineffables. Elle lui promit, en paroles distinctes,

la fidélité conjugale; de ne jamais l'abandonner, ni dans ses croix, ni dans sa pauvreté, ni dans sa maladie, ni dans sa mort, et qu'elle habiterait toujours avec lui dans le fond lumineux intérieur. Elle l'assura de le dédommager amplement de ce qu'il lui avait sacrifié, en renonçant pour elle aux alliances des femmes riches qui l'avaient recherché. Elle lui fit espérer une progéniture spirituelle, et pour dot elle porta dans son cœur la foi, l'espérance et la charité essentielle et substantielle. Les noces durèrent jusqu'au commencement de l'année 1674. Il prit dès lors un logement plus commode; c'était une maison spacieuse à Amsterdam, quoiqu'il n'avait pas un sou vaillant de lui-même, quoiqu'il ne fît aucun travail pour gagner de l'argent, et qu'il n'eût jamais demandé une obole à personne, ni pour lui ni pour les autres; mais comme plusieurs de ses amis venaient l'y voir, il y exerça l'hospitalité. Sophia avait aussi un langage central, sans mots extérieurs et sans vibration de l'air, et qui ne ressemblait à aucun langage humain; cependant, il le comprit aussi bien que sa langue maternelle; c'est ce qui l'assura qu'il n'était point séduit par l'astre extérieur, et il s'y fia de tout son cœur.

Ainsi sa vocation partait de la source la plus sublime, et il n'aurait pas changé la pauvreté de Jésus-Christ, qui faisait une partie de la dot de Sophia, pour tous les trésors du monde. Tous les mystères les plus cachés lui furent découverts; son épouse lui révéla une merveille après l'autre, tant du monde lumineux intérieur que de la nature extérieure; aussi vivait-il plutôt dans le ciel que sur la terre.

Il suivait en tout la direction de Sophia, il n'eut en lui aucune volonté quelconque ; dès lors, il se sacrifia en anathème pour ses frères, quand même il ne les connaissait pas, et tout ce qu'il demandait par ses prières, souvent même par sa simple pensée, se trouvait accompli. Sophia lui insinua que s'il désirait jouir de ses faveurs sans interruption, il devait s'abstenir de toute jouissance et de tout désir terrestre : c'est ce qu'il observa religieusement. Au commencement de son union avec Sophia, il crut s'y reposer et voulut simplement jouir ; elle lui fit observer que cela ne se pouvait pas, qu'il fallait combattre aussi pour ses frères et ses sœurs ; qu'il devait, pendant qu'il se trouvait dans l'enveloppe terrestre, employer ce temps pour la délivrance de ceux qui n'avaient pas encore atteint leur héritage et le repos intérieur. Alors son désir d'avoir des associés dans cette guerre spirituelle augmenta. Il ne chercha cependant jamais à faire de nouvelles connaissances : tous ses moyens se concentraient dans un seul, dans la prière. Plusieurs personnes vinrent successivement lui demander ses conseils et ses secours ; entre autres, un docteur savant nommé Raadt, qui se trouvait temporellement et spirituellement dans un état déplorable. Notre combattant lui indiqua la prière, et lui promit d'y joindre la sienne. Dès lors, le cœur de Raadt fut ouvert à la grâce ; et comme il se plaignait douloureusement qu'une dette pressante de 2.400 livres lui ôtait la tranquillité nécessaire, Gichtel, quoiqu'il n'avait rien de lui-même, lui fit toucher d'une manière miraculeuse les 2.400 livres. Comme Raadt avait pénétré que son

état d'homme marié était un obstacle à son avancement, il s'imposa, de concert avec sa femme, la circoncision spirituelle. Sophia reçut Raadt et tous ceux qui vinrent voir son époux dans les bonnes intentions, parfaitement bien ; c'est-à-dire comme je comprends la chose, qu'elle laissa tomber quelques rayons de son image dans les qualités terrestres de leurs âmes, que notre ami B... appelle *Tinctura Solis*. Voyez ses *Trois Princ.*, 13, 9. Cet accueil fit du bruit parmi les amis de Raadt ; chacun se louait des douceurs de Sophia, et chacun voulait s'imposer la circoncision spirituelle ; de sorte que, dans peu de temps, notre Gichtel eut une trentaine d'adhérents qui, tous, promirent monts et merveilles. A cette occasion, Gichtel observa d'une manière remarquable combien l'esprit astral est désireux de jouir des couches nuptiales de Sophia ; ces bonnes gens crurent, malgré tout ce que notre combattant pouvait leur dire, qu'ils n'avaient qu'à se baisser et prendre.

C'est dans ces entrefaites que Gichtel conçut le projet de rédiger une nouvelle édition des œuvres de notre ami B..., plus correcte que les précédentes.

Il employa quelques-uns de ses nouveaux amis comme coopérateurs. Les fonds assez considérables que cette entreprise exigeait furent d'abord trouvés hors de la société des Trente, chez un riche magistrat qui les destina généreusement à cette bonne œuvre.

Aussi longtemps que les Trente, qui étaient répandus dans différentes villes, restèrent unis en esprit, ils obtinrent dans leurs prières tout ce qu'ils voulurent ;

si l'un d'eux ne pouvait réussir tout seul, il l'écrivait aux autres ; et rien au monde ne résistait à leurs efforts réunis. Vous pouvez vous figurer l'effet que cette association fit sur le prince des Ténèbres ; du train que les choses allaient, son royaume risquait d'être ébranlé. Ce qui surtout le fit écumer de rage était l'entreprise de la nouvelle édition des œuvres de B... Il tourna à l'entour des Trente comme un lion mugissant, et chercha ceux qu'il pourrait dévorer. Les artifices ne réussirent que trop bien. Mais les détails de cet événement et les moyens que l'ennemi employa pour circonvenir ces gens ne seraient plus dans la mesure d'une lettre. Raadt entre autres, le plus avancé d'entre eux, après avoir passé heureusement dans son œuvre les formes préparatoires, échoua dans le feu de la purification ; son esprit trop vacillant et trop léger n'eut pas assez de gravité, de douceur, d'amour et de persévérance pour se maintenir dans l'épreuve. Dès lors, il devint l'ennemi de Gichtel. Les autres, qui ne cherchèrent que des douceurs, l'abandonnèrent ; quelques-uns allèrent même au point de dire qu'il était un magicien. La fin de tous ces gens fut effrayante et tragique. Mais, malgré tous les obstacles, malgré tous les efforts du trône ténébreux, l'édition de 1682 fut achevée et rédigée par Gichtel, sur les manuscrits mêmes de l'auteur, et les portes de l'enfer ne purent en ôter une syllabe. Notre Gichtel eut aussi le désir que B... fût une fois traduit en français. C'était une espèce de testament, et je ne serais pas en peine d'en trouver l'exécuteur. La défection de la société des Trente causa beaucoup de croix et de persé-

cutions à Gichtel. Mais Sophia lui avait ménagé de loin un ami et un coopérateur solide et fidèle qui lui demeura attaché jusqu'à sa mort.

C'était un jeune négociant de Francfort qui avait pris un dépôt de deux cents exemplaires de la nouvelle édition pour les distribuer. Ce jeune homme s'appelait Ueberfeld, il connaissait auparavant les écrits de B..., et lorsque les deux cents exemplaires entrèrent dans sa maison, c'était l'arche d'alliance qui entra dans la maison d'Aminadab. Dieu ouvrit son temple dans le cœur d'Ueberfeld, et il reçut dans son temps Sophia pour épouse, car il fut élevé au degré le plus sublime. C'est à lui que nous devons les six volumes des lettres de Gichtel, que je possède en allemand, et que je regarde comme un trésor. Il vint voir Gichtel en 1683 et trouva un saint Paul. Il se décida dès lors de rester avec lui. A son arrivée, Sophia se manifesta dans le troisième principe aux deux amis réunis, de la manière la plus glorieuse, et renouvela ses nœuds avec eux qui durèrent jusqu'en 1685.

Ueberfeld, de qui je tiens ces dates, dit dans sa préface aux lettres de G..., que la bouche ne peut pas exprimer les délices suaves et permanentes que cette manifestation leur a causées. En 1690, ils eurent la manifestation du Réparateur, avec tous les signes indicatifs. Ils furent continués dans l'état avancé où ils se trouvaient alors. Ils passèrent peu après encore par bien des croix, mais ils les surmontèrent toutes par leur foi et leur patience.

Ils ont combattu aussi pour ceux qui marcheraient dans les traces de la vérité après eux. Ils eurent un

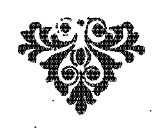
pressentiment de la révolution des empires dans les temps à venir. Ils prièrent instamment pour que Dieu voulût réveiller beaucoup de combattants spirituels et capables de porter le fardeau des pauvres et des faibles dans leur foi en Jésus-Christ. Le traducteur des ouvrages de Jeanne Leade était un des Trente. Il commença par translater verbalement le texte anglais à ses frères. Ueberfeld, une fois présent à ces translations, sentit d'abord que Jeanne Leade outrepassait l'expérience ; il appréhendait, dès lors, que le tout ne fût qu'un ouvrage astral, d'autant plus que Sophia ne voulait jamais recevoir les paroles de Jeanne Leade, et lorsque Gichtel la fit prier pour quelques éclaircissements, Leade changea complètement de système, quoiqu'elle disait avoir reçu le premier avis par une manifestation. Alors les deux frères virent que son avis n'était qu'une pieuse opinion et laissèrent tomber la chose. Le traducteur, en s'apercevant qu'ils ne voulaient pas entrer dans l'opinion qu'il avait de Jeanne Leade, leur dit que s'ils voulaient faire cause commune avec Jeanne Leade, ils recevraient une pension du baron de K., comme lui en tirait une de 800 livres. Vous jugez bien que ce moyen n'était pas celui qui devait faire fortune auprès de Gichtel ; aussi les deux frères lui répondirent par les paroles de saint Paul, ch. VIII, 20. Dès lors, le traducteur L. J. devint leur ennemi juré. Il entraîna même l'innocente J. Leade dans son aversion contre les deux combattants et l'historien de Gichtel dit qu'elle fut obligée de passer par l'épreuve du feu avant sa mort, parce que son esprit n'avait atteint que la *Tinctura Solis*.

Peu avant la mort de Gichtel qui arriva en 1710, Sophia se manifesta aux deux frères, comme en 1683, lorsqu'ils se virent pour la première fois, et rappela son fidèle ami à elle. En 1716, Ueberfeld eut la même manifestation qui lui fut renouvelée depuis chaque année.

La vie de Gichtel fut écrite par un de leurs disciples fidèles ; et c'est par une circonstance marquante que ces écrits me sont tombés entre les mains, ce qui prouve que la Providence récompense magnifiquement les moindres choses que l'on a faites pour elle plusieurs années auparavant. Mais, sans la connaissance de B..., je n'aurais fait aucune attention aux lettres de G., et c'est à vous, Monsieur, que je dois la connaissance de B... Je prie notre divin maître qu'il veuille vous en récompenser, dans ce monde-ci et dans l'autre.

CLAUDE DE SAINT-MARTIN.

(*Correspondance avec Kirchberger*, p. 157 et suiv.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

QUELQUES RESTES
DE L'ANTIQUE INITIATION
DE LA RACE NOIRE

« De là la différence apparente des traditions sous lesquelles on retrouve toujours *une unité* que l'initié est seul capable de comprendre dans toute son intégrité. »

PAPUS.
Traité élémentaire de science occulte.

L'ouvrage *Fétichisme et Féticheurs* du R. P. Baudin de la Société des missions africaines de Lyon, 1884, nous étant tombé sous la main, nous l'avons lu avec grand intérêt. Il est écrit avec impartialité, il relate les faits tels qu'ils sont, il signale fidèlement les coutumes des peuples noirs. Ce livre nous a paru en résumé être un modèle à suivre pour ces sortes d'études. Fabre d'Olivet, en grande partie par intuition, dans son *Histoire philosophique du genre humain*, a devancé les découvertes des savants modernes en fixant l'ordre de succession des grandes races sur notre globe.

Largeau, dans son *Voyage au pays du Rirha* (1879), a fort bien indiqué, grâce aux témoignages historiques divers recueillis par lui et par ses prédécesseurs, l'apparition d'une race noire primitive aborigène (ne devant avoir qu'une civilisation des plus rudimentaires). Cette race peu à peu se perfectionna, s'étendit, mais subit l'invasion de peuples venus de l'Est, c'est-à-dire d'hommes de race rouge fixés vraisemblablement en Égypte et refoulés eux-mêmes par des peuplades envahissantes venues de l'Inde. Cette première invasion de la race rouge dut apporter les primitifs fragments d'initiation aux noirs.

Les traces d'ateliers de silex taillés, les stations lacustres, les lits des anciens fleuves desséchés, les débris pétrifiés, tout prouve qu'à l'aurore de la race noire le désert n'existait pas et toute l'Afrique, une partie du Sahara comprise, celle qui n'était pas couverte par le bras de la mer intérieure, devait être une contrée identique, soit à l'Afrique équatoriale, soit aux bassins du Congo et du Zambèze.

Déjà au moment des invasions venues de l'Est, le pays avait changé, les grands fleuves étaient en partie desséchés, des lacs peu profonds étaient ce qui subsistait de l'ancienne mer intérieure, le sable s'étendait peu à peu devant la forêt qui reculait.

Et cela nous semble d'une grande importance, car de même que de nos jours on admet une « race méditerranéenne » pour l'ensemble des peuples qui se sont fixés primitivement autour de la grande mer Sud-Europe et Nord-Afrique, par analogie il faut déduire qu'antérieurement une race noire presque unique à

l'origine a dû se développer autour de la Méditerranée intérieure africaine. Cette mer avec le temps a disparu pour faire place au désert actuel.

C'est aussi pourquoi on pourra dire plus tard de ces peuples en ce qui concerne leurs croyances religieuses :

> Quoique dispersés en divers pays d'une immense étendue, ces noirs fétichistes ont ainsi à peu de chose près l'unité des croyances religieuses, leurs divinités sont identiques ; les noms seuls sont différents et les détails que nous donnons d'une manière particulière sur les noirs de la côte des Esclaves, du Yorouba, du Dahomey, du Bénin et autres royaumes voisins s'appliquent à toutes les nations fétichistes (1).

On est peut-être trop tenté de prendre les invasions pour une mer débordante d'hommes, laquelle engloutirait tout sur son passage, se substituerait à la nation envahie. Or, souvent les invasions sont plutôt des infiltrations successives. L'envahisseur et l'envahi finissent par se fondre en un tout et faire une nouvelle race modifiée ; c'est ce qui arriva parfois en Afrique, et ainsi fut fondée la véritable race noire qui devait hériter de l'antique initiation rouge, si éprouvée par l'effondrement de l'Atlantide.

Les hommes ont toujours été soumis aux influences des milieux dans lesquels ils ont vécu. Ceux venus de l'Est peu à peu changèrent leur teint bronzé (Indiens) ou rouge (Égyptiens) contre une coloration beaucoup plus foncée (noir ou noir brun) en se fixant au cœur de l'Afrique, grâce au mélange des races et au climat brûlant de la contrée.

(1) *Fétichisme et Féticheurs*, R. P. Baudin, p. 3.

Une deuxième invasion venue de l'Est, beaucoup plus importante que la première, arriva plus tard et c'est de cette époque que date la grande initiation des peuples nègres, ce qui leur permit de parvenir à leur apogée, de rayonner jusqu'en Europe, de dicter leurs lois aux blancs encore faibles.

Enfin, plus tard, du Nord arrivèrent les Berbères ; ils représentaient la race blanche, envahissante à son tour. Ils refoulèrent les noirs vers le Sud, les asservirent en partie, les condamnèrent au sort qu'ils leur avaient fait subir à eux-mêmes à l'aube de leur naissance, bien des siècles auparavant.

Le défrichement trop intense des forêts avait dénudé le pays (1) ; l'eau s'était en grande partie déjà retirée dans les Oued-Souterrains et le désert s'étendait entre les deux grandes masses de la nation divisée : ceux du Nord (entre le Sahara et la Méditerranée), ceux du Sud et de l'Ouest (Soudan-côtes de l'Atlantique).

Les premiers subirent des transformations postérieures dans leurs croyances, grâce aux invasions répétées des peuples blancs ; les seconds conservèrent les traces de l'antique initiation rouge d'une façon beaucoup plus pure ; elle ne s'altéra peu à peu que devant la grossièreté, la cruauté, la soif de sang humain de ses détenteurs roulant par degré dans la barbarie et le dernier coup fut porté, lorsque l'esclavage,

(1) Le dernier coup est donné lorsque arrive la conquête arabe, les troupeaux des envahisseurs finissent de détruire la végétation, font le pays actuel.



la traite, l'eau-de-vie et les infiltrations musulmanes vinrent s'y ajouter.

Les Berbères arrivèrent aussi bien par les colonnes d'Hercule que par l'Idumée (1). A ces époques lointaines, peut-être que des Israélites échappés au joug des Pharaons, avant de se diriger vers la Terre promise, vinrent d'abord se mêler aux populations nègres et leur apporter aussi leur part de croyances, les idées égyptiennes modifiées en partie.

Ils durent ainsi raviver en certaines contrées l'antique initiation de la race noire qui commençait à s'ébranler. Lorsque les derniers prêtres du vieux culte égyptien se virent à jamais chassés de la vallée du Nil, devant le christianisme victorieux, ils se répandirent dans le monde ancien ; certains se réfugièrent dans la noire Afrique, y apportant à leur tour les restes des « Grands Mystères ».

L'Initiation tourne alors à une magie superstitieuse et noire, au sens propre du mot. C'est en général cet état que nous trouvons actuellement parmi les peuplades nègres.

L'antique croyance spiritualiste avec Dieu unique au sommet de l'immortalité de l'âme comme corollaire subsiste, mais on s'en occupe peu, tandis que toute la ferveur de l'indigène se reporte sur un fétichisme, peut-être spiritualiste, comme fond, mais de pratiques extérieures fort grossières.

Cela nous semble une des preuves les plus sérieuses de l'antiquité de l'initiation nègre. En effet, la race

(1) Région voisine du canal de Suez actuel.

noire, comme tout ici-bas, a évolué et finit son cercle d'évolution ; elle disparaîtra en se fondant dans les autres races plus jeunes et en s'y transformant. Elle a poursuivi sa course d'une façon normale. A l'origine, elle ne dut posséder que des notions religieuses très sommaires ; l'héritage des Atlantes lui donna une grande force nouvelle, et ce sont les croyances de cette lointaine époque que nous trouvons non pratiquées, mais encore connues et pouvant être expliquées par les grands féticheurs. Enfin, parcourant la période descendante et perdant la clef de leur initiation, les nègres s'abrutirent graduellement et pratiquèrent un fétichisme d'une barbarie progressive et avec cette caractéristique que le nombre des idoles peut chaque jour s'accroître, que tout est susceptible de devenir fétiche, aussi bien les choses que les grands hommes — célèbres par leur cruauté ! — C'est la forme d'une religion qui se meurt ; c'est l'instabilité d'un polythéisme à outrance.

Tâchons donc de découvrir ce qu'il reste dans les croyances nègres des initiations antérieures, jaune et rouge. Parcourons le livre *Fétichisme et Féticheurs* et à mesure que quelque chose intéressant notre étude surgira, nous le citerons ou le résumerons, mais surtout en l'accompagnant des commentaires nécessaires pour rattacher la tradition nègre à l'initiation universelle.

Depuis 1895, le Dahomey est conquis, le Congo est ouvert jusqu'au Tchad, le voile est en partie levé, mais il y aurait encore bien des recherches à faire. Les voyageurs observateurs citent bien les coutumes, les croyances, les cérémonies des peuples qu'ils visi-

tent; mais font rarement voir l'enchaînement qu'elles ont avec la Religion universelle, ni l'altération qu'elles sont souvent d'un système antérieur empreint d'un spiritualisme élevé.

Pour les peuples qui n'ont pas d'histoire écrite, tout leur passé est fixé dans leurs traditions et dans leurs croyances religieuses pour ceux qui savent déchiffrer ce livre tracé sans caractères écrits.

L'ouvrage cité débute par une explication du fétichisme sur les côtes de Guinée et l'auteur conclut par ces sages paroles :

On a appelé fétichisme ce qui n'en est que l'enveloppe matérielle, mais si, à la lumière d'une étude approfondie, le regard réussit à lire à travers le voile, le fétichisme apparait tout autre et on est étonné de découvrir sous cet extérieur grossier et repoussant un enchaînement de doctrines, tout un système religieux où le spiritualisme tient la plus grande place (1).

C'est un renversement d'idées pour beaucoup.

Le R. P. Baudin n'hésite pas à comparer les grossières idoles africaines aux statues du paganisme grec et à dire qu'elles ne sont que la représentation palpable des différentes forces de la nature adorée par les nègres.

Pour confirmer l'idée de l'héritage fait par les noirs de la tradition rouge, nous voyons que le savant missionnaire en a été frappé lorsqu'il écrit :

Les guerres et surtout la guerre civile qui a désolé ce pays Congo-Niger (Côte d'Or, Guinée, etc.) leur ont

(1) *Loc. cit.*, p. 3.

fait perdre ce qu'ils avaient conservé de cette *ancienne civilisation* qui était en *grande partie égyptienne* comme l'indiquent plusieurs *usages et coutumes*.

Notre chemin est tracé, nous avons le fil conducteur.

FÉTICHISME. — LE DIEU SUPRÊME. — LES DIEUX. — LE BIEN ET LE MAL. — ANGES. — DÉMONS. — GÉNIES ET HÉROS, ETC.

Le nègre croit à l'existence d'un Être suprême primordial, créateur de l'Univers; mais il admet aussi l'influence d'une foule d'autres dieux, des éléments divinisés, des génies, des héros fétiches. Il croit à la migration des âmes et à leur immortalité. Il rend un culte aux morts. Il place ses dieux dans un Olympe (?) ou ciel supérieur, ainsi que les guerriers et chefs devenus célèbres et fétiches (1); ses rois y vont de droit. Il a un séjour pour ses morts et un lieu de châtiments pour les grands criminels exécutés.

C'est une doctrine complexe et élevée en grande partie. A côté de ce qui appartient au monothéisme et aux pures traditions égyptiennes, on sent comme une sorte de courant orphique qui aurait bientôt dégénéré en un polythéisme de plus en plus grossier et compliqué. La vraie pierre de touche pour savoir les idées réelles que se font les peuples polythéistes de leurs dieux est de contempler les représentations matérielles par lesquelles ils les représentent : nous

(1) Fétiche vient du mot portugais *feitico*, charme ou enchantement. On dit *Oricha en nâgo,* mot qui veut dire coutume, cérémonie religieuse, usage (*loc. cit.*, p. 7).



aurons toute la gamme comprise entre la Grèce avec ses marbres d'une facture irréprochable et la Papouasie avec ses monstres hideux.

Au sommet donc le Dieu unique, le Principe, puis au-dessous les forces organisantes de la nature, lesquelles peut-être à l'origine ont été en un nombre fixe et ont pu correspondre soit au attributs de Dieu ou aux Æloïms de Moïse — les dieux, — mais se sont vite transformées en dieux indépendants l'un de l'autre, agissant chacun pour leur compte, ne concourant pas vers un but unique, leur nombre indéfini devenant fort variable.

Comme Dieu est bon par nature, on crut qu'il planait dans une haute sphère d'indifférence et on ne s'occupa plus de lui ; par contre, les dieux, qui sont exigeants et souvent malfaisants, ou par nature, ou lorsqu'on néglige leurs autels, virent les nègres tourner leurs regards vers eux et leur adresser la totalité de leurs sacrifices.

Chaque objet, chaque création naturelle est censée habitée par un génie qui en devient comme le Double actif, comme l'âme vivante. Cette manière de voir doit être la résultante de l'antique croyance qui plaçait non sans raison en chaque chose, en chaque élément une portion de la force astrale universelle. Elle a pu aussi s'accentuer devant certaines manifestations des élémentals, prenant ces objets ou ces fluides pour supports, grâce aux pratiques occultes si en honneur parmi les féticheurs : on crut alors aux génies qui le plus souvent devinrent démons. Nous verrons aussi la migration des âmes aboutir parfois, soit à la véri-

table réincarnation ascendante ou descendante suivant la vie antérieure, soit à une métempsycose ou mieux une métamorphose des plus bizarres : les morts se changeant même en fleuves ou en lagunes.

Olorum est le Dieu tout-puissant, père de tous les autres dieux. Il échappe à l'androgynisme et à l'association conjugale. Il n'a ni symbole ni autel. Il se nomme *Olorum* (le maître) ou *Elemi* (qui possède la vie); ce nom est incommunicable.

Voilà bien la plus haute idée que l'on puisse se faire de l'Être suprême et nous sentons que nous sommes en face d'un système métaphysique des plus élevés, le plus haut qu'on ait atteint. Ce nom incommunicable rappelle les sanctuaires des Égyptiens et des Hébreux.

> Les dieux peuvent faire des corps, mais ne peuvent les animer. Dieu s'est réservé ce pouvoir (1).

C'est admettre le pouvoir créateur de la matière animée par le fluide vital, produisant la nature organisée et vibrante, mais le règne Hominal ne peut être créé que grâce à l'émanation du germe divin, l'esprit (2), sortant de Dieu même. Comment? Quand cette émanation a-t-elle lieu? Là-dessus, la tradition est muette et a perdu les notions de l'âme collective.

Nous dirons tout de suite que le soleil et la lune sont bien parmi les divinités du peuple noir, mais y jouent un rôle très secondaire. C'est à noter; car, dans

---

(1) *Loc. cit.*, p. 6.
(2) L'âme des chrétiens.

l'antiquité, le soleil et la lune chez beaucoup de peuples ont occupé un rôle considérable.

Nous n'avons nullement l'intention de relater en détail tous les dieux du Panthéon nègre ; mais, à la description sommaire des principaux, on découvre un premier fonds d'idées fort anciennes, restes de l'ancienne tradition ; sur lui se sont greffées des croyances moins antiques ; et c'est cet ensemble qui a formé les vraies bases de la religion actuelle. Enfin, on trouve des transformations beaucoup plus récentes, variables, d'une stabilité très relative.

Les places principales de l'Olympe nègre sont occupées par Obatala, Odudua et Ifa.

Obatala est roi de la lumière ; c'est ce qu'il dut être primitivement (Soleil-Osiris). Il crée les corps des hommes, mais petit à petit on lui a attribué d'autres pouvoirs assez divers.

Odudua est une déesse qui est considérée comme ayant toujours coexisté avec Dieu (1). Elle habite le bas de l'Univers ; unie à Obatala, elle devint son épouse.

Obatala et Odudua, dans le principe, étaient étroitement resserrés et comme renfermés dans une grande calebasse (2). Obatala en haut, sous le couvercle, et Odudua en bas, dans le fond, abîmée sous les eaux, enveloppée de ténèbres profondes, que la nuit, la peur et la faim parcouraient en tous sens ; elle n'était qu'une masse agitée, sans forme ni figure et aveugle (3).

---

(1) Avec Olorum.
(2) Une des figures sous lesquelles on représente l'Univers.
(3) *Loc. cit.*, p. 11.

La calebasse, c'est l'univers. Obatala, c'est « l'Esprit de Dieu flottant sur les eaux » (Principe humide, Matrice universelle, Chaos d'où sortira l'univers organisé). Cette description est une forme de ce que nous enseignent les chapitres les plus élevés de la Kabbale. On sent Dieu voulant se manifester grâce à Odudua éternellement créée et Obatala, l'Esprit, réalisant cette volonté émise.

Odudua, c'est le germe de toute chose inhérent au Père, coexistant avec lui de toute éternité, mais déjà différencié de lui, et Obatala, la volonté organisatrice et rationnelle.

Obatala est tout ce qui est en haut, et Odudua tout ce qui est en bas ; Obatala est l'Esprit, Odudua la matière ; Obatala est le firmament et Odudua la terre (1).

C'est, en somme, sur un autre plan, le principe mâle et le principe femelle ; le solaire et le lunaire ; Osiris et Isis et, par-dessus tout, la « Grande Force universelle » polarisée.

Nous passerons sur les aventures, légendes, croyances qui entourent Obatala et Odudua, mais nous donnerons une curieuse série des transformations qu'ils ont subies depuis leur origine. Nous venons d'exposer la plus ancienne idée que l'on a eue d'eux.

Plus tard, les féticheurs en firent une seule divinité hermaphrodite sous les noms d'Aroni et d'Aja, et de dieux supérieurs, ils devinrent simples lutins.

Parfois on les figure aussi comme deux divinités

(1) *Loc. cit.*, p. 12.



totalement distinctes, à sexes différents, mais ils sont considérés comme époux et femme. La dernière manière de les concevoir est d'en faire des êtres distincts sans aucun lien entre eux.

Voilà comme une idée antérieure, comme la conception de forces naturelles et divines se transforment en simples idoles variant dans la succession des temps. A mesure que les deux grands dieux tombaient comme du reste leurs congénères, plus les récits d'amours coupables, d'incestes, de meurtres venaient s'ajouter à leur histoire ; plus ils quittaient l'Olympe, plus les passions humaines semblaient les envahir.

Néanmoins, il y a lieu de relater qu'Obatala et Odudua se battirent un jour. Odudua fut à jamais aveuglée. C'est un peu le genre humain perdant par désobéissance la Vraie Lumière. Quant à Obatala, il fut condamné à ne vivre que d'escargots. L'escargot lui est consacré, son cylindre fétiche en porte des coquilles sur le couvercle du haut. Que peuvent bien signifier ces escargots ? Nous croyons que la chose n'a jamais été interprétée. L'escargot est la nourriture du nègre en ces contrées ; par contre, les musulmans les considèrent comme impurs. Outre qu'ils servent de nourriture, les escargots jouent un rôle très important, soit dans les sacrifices offerts, soit plutôt dans la confection de l'eau lustrale d'un usage si fréquent et autres mélanges liturgiques, ce qui indique qu'à ce gastéropode était réservée une haute place dans la primitive religion nègre. Ces antiques peuplades n'auraient-elles pas deviné ce que les savants modernes ont découvert de nos jours ? L'éscargot est en effet hermaphrodite

et malgré cela est différencié dans les sexes; la procréation s'obtient chez lui par une double fécondation de l'œuf: d'abord par rapprochement des deux sexes et ensuite par nouvelle fécondation de l'œuf chez la femelle au moyen de ses propres organes mâles. On dirait que primitivement cet être, étant un hermaphrodite parfait, pouvait procréer de lui-même et que ce n'est que par la suite que les deux sexes se sont produits et encore d'une manière fort imparfaite.

Ne voyons-nous pas l'androgynisme exister à l'origine des dieux. Ils procréent souvent seuls à volonté et deviennent peu à peu des êtres séparés à sexes divers. Ce que nous avons cité des transformations d'Obatala et d'Odudua semble en être des exemples frappants.

Le Père renferme tout en lui; lorsqu'il veut s'affirmer, il le fait par sa Volonté agissant sur la source des germes sortie de lui, c'est une création hermaphrodite, — l'émanation, — ce n'est qu'ensuite que l'émanation se polarise, se différencie (Fils-Saint-Esprit), *création*, *organisation*.

Cette idée d'escargot dut être bien vivace; ne voyons-nous pas dans un jeu de Tarot du XVI[e] siècle « le fou » armé d'une quantité d'armes, tirant la langue, même affirmant son sexe mâle d'une façon indécente, la tête coiffée d'un casque empanaché, mais formé d'une énorme coquille d'escargot, l'animal fait visière, la tête précédée de ses deux cornes voyantes. Or, « le fou » est le zéro du Tarot. Il n'est rien, il est tout, il est donc hermaphrodite, mais peut se différencier, car c'est un fol; c'est un sage: il est

fol, s'il veut être connu pour sage. Il est sage, s'il consent à passer pour fol. Or le Tarot est l'écho de bien lointaines traditions. Du reste « le fol » est l'affirmation de la personnalité, donc l'opposition à la « masse confuse ». L'intellectualité s'ébauche sous l'influence de l'évolution, la matière du monde arrivée au maximum de sa progression matérielle (1). C'est tâcher d'atteindre en un mot l'équilibre que tendent à faire perdre les deux courants contraires de la Vie.

Ifa est le troisième dieu le plus en honneur parmi les noirs. « Il est le révélateur des événements futurs, le patron du mariage et de la naissance. On l'appelle aussi Bango (le dieu des noix de palme) parce qu'on emploie seize noix de palme pour consulter le dieu et obtenir une réponse (2). »

Il a dû être engendré par Obalata et Odudua ; il serait le Horus de la triade. Après le *déluge*, c'est lui qui reconstitua le genre humain ; car la tradition nègre comme toutes les autres a son déluge. Comme il est le dieu des oracles, c'est au moyen de noix de palme qu'on le consulte. Il est curieux de rapprocher cette méthode de celle de la tradition indienne ; car, lorsque les Hindous se livrent à des incantations, ils portent solennellement l'idole Mantras en palanquin et accomplissent leurs rites religieux en cassant des noix de coco. On sent une origine semblable entre ces deux coutumes.

Enfin le féticheur, prêtre d'Ifa, consulte le sort au

(1) Papus (voir le Tarot).
(2) *Loc. cit.*, p. 30.

moyen d'une sorte de jeu de cartes au nombre de seize (1) avec points et figures. Le Tarot est donc universel et les Rômes en passant par l'Inde et l'Égypte ont dû aussi se diriger vers l'Intérieur et l'Ouest africain et y enseigner leurs méthodes de divination.

Quant au Panthéon nègre, il a de tout : un Neptune avec Olokun, des caïmans fétiches consacrés à Olosa — (la lagune) — et là nous reconnaissons les crocodiles sacrés du Nil consacrés à Anubis ; un dieu du tonnerre avec Chango ; un Saturne mangeur d'enfants ; mais cela devient de la mythologie africaine ; ce ne sont plus les traces de la véritable initiation, ou du moins ce ne sont que les infiltrations arrangées et adaptées au caractère nègre, des fictions que les prêtres égyptiens répandaient parmi le peuple rouge pour voiler la vérité.

Les demi-dieux, les génies tutélaires, les morts divinisés, les chefs devenus fétiches complètent la série des grands dieux. On trouve même des sortes de Vestales, car la virginité leur est imposée, ce qui est fort rare chez les négresses, pour le service de certains autels.

On fait suivre le culte des dieux et demi-dieux par celui des génies et cependant ce sont choses fort différentes.

Les demi-dieux sont en somme les forces mises en œuvre par Dieu pour se manifester et régir l'univers. Ne pouvant avoir une idée exacte de Dieu, nous ne saurions avoir une idée précise de ses forces, de Dieu

(1) Ce nombre seize coïnciderait avec un septénaire du Tarot : $4 \times 4 = 16$.

manifesté sous les divers aspects. Malheureusement, un polythéisme souvent sans bases solides, arbitraire, sans symbolisme juste, vint souvent dans les religions remplacer le culte des grandes forces naturelles, ou mieux des émanations divines qui les mettaient en jeu, tandis que le culte des génies est toute autre chose. C'est la croyance à une série d'êtres éthérés, supérieurs ou inférieurs à l'homme comme facultés intellectuelles, bienfaisants ou malfaisants (1), cherchant pour certaines classes à vivre au moyen des émanations humaines ou à se loger dans le corps des hommes.

Or, dans les traditions nègres, nous trouvons trace de tout cela ainsi que de la théorie zoroastrienne des anges et des démons, avec hiérarchie établie et pouvoirs variables suivant la classe occupée. *Aroni* est le génie de la médecine, l'art de guérir fut toujours uni dans les anciennes religions aux dogmes mêmes.

Chaque homme a trois génies ou esprits protecteurs. Le premier est Eléda, il a son séjour dans la tête qu'il doit guider, le deuxième a fixé son domicile dans les régions du ventre, c'est Opin, et le troisième Ipori, génie protecteur de l'homme, a établi son séjour dans les grands orteils des pieds.

La croyance à ces immatériels, à ces génies protecteurs, est la même que celle qui bien plus tard, de nos jours, se traduira chez nous par la présence admise de l'ange gardien. C'est aussi une altération probable de la décomposition de l'homme en ses trois principes :

(1) Elémentals.

Tête — Esprit
Ventre — Fluide vital
Pieds — le bas, la matière

ou l'homme machine, l'homme impulsif, l'homme de raison.

Les résidences attribuées aux esprits ne sont que des altérations des sièges dévolus à l'âme intellectuelle, à l'âme vitale, à l'âme sensitive. (Du Père, du Fils, du Saint-Esprit.)

Mais le dieu redouté, c'est *Elegba*, le rejeté. C'est le dieu du mal, celui à qui on ne cesse d'offrir des sacrifices. Il a sa niche à l'entrée de toutes les cases. Si Olorum est pour les nègres le Dieu blanc, Elegba est leur dieu noir ; il est le chef des mauvais génies. C'est Typhon opposé à Osiris, c'est Ahriman opposé à Oromaze, c'est notre Satan.

Elegba n'est pas un dieu, c'est le plus grand des mauvais génies ; on le craint, mais on ne lui donne pas de place dans l'Olympe noir.

La croyance aux démons engendre celle des sorciers (1) malfaisants ou Ajé qui envoûtent ou mieux font manger le cœur de leurs victimes désignées par des hiboux, soi-disant envoyés par des génies, sur leurs prières.

Si nos sorcières du moyen âge préféraient souvent la mort plutôt que de renoncer à croire à l'efficacité des prétendus sorts qu'elles avaient jetés, les négresses sorcières n'ont rien à leur envier ; elles subis-

(1) Il y a aussi des *sorcières*.

sent la torture et la mort en assurant que leurs victimes ont bien péri par le hibou vengeur.

Chez les noirs, la magie blanche dont le but est de faire du bien, détourner le mal, guérir les malades, est permise ; mais la magie noire ou malfaisante est défendue sous peine de mort (1).

Ne dirait-on pas une loi édictée par les Rose + Croix ?

Les nègres croient que des esprits s'emparent du corps de certains enfants et y séjournent. Ils y entrent en même temps que l'âme au moment de la conception, cette croyance s'agrémente d'une foule de récits plus ou moins merveilleux que nous négligerons, mais nous en tirerons les conclusions suivantes :

Le nègre croit à la présence de trois génies protecteurs dans l'homme normal, c'est une figuration de l'homme triple comme nous l'avons déjà dit. Or, ce génie, qui cherche à se glisser et souvent y parvient dans le corps de l'homme, est l'élémental qui guette son support, qui cherche à vivre. Il reste en tutelle ou devient le vrai maître (folie-ramollissement). Les nègres admettent aussi bien l'envahissement subit par l'être élémental toujours à l'affût que son départ passager pendant lequel le possédé peut se ressaisir et expulser à jamais son dangereux locataire.

Le tintement des clochettes fait, croit-on, éloigner les mauvais esprits, et les nègres dans leurs cérémo-

(1) *Loc. cit.*, p. 57. — « Tout individu accusé de magie noire et trouvé coupable suivant les épreuves du pays est exécuté et le bourreau lui mange le cœur comme peine du talion. »



nies en font un usage abusif. Les enfants soi-disant hantés par les démons en ont de rivés à leurs pieds. Les Hébreux croyaient à la puissance des clochettes ; c'est dans le but d'effrayer les mauvais esprits que le Grand Prêtre en portait au bas de sa robe ainsi que pour empêcher par leur bruit que la foule entendît prononcer le « nom sacré ». De nos jours, les cloches ne sonnent-elles pas pour éloigner les légions infernales des lieux consacrés ? Ceux qui connaissent la puissance des sons peuvent comprendre.

SOCIÉTÉS SECRÈTES, INITIATION FÉTICHEURS, FUNÉRAILLES, NAISSANCES

Parmi les noirs existe une société secrète dont les membres sont nommés *Ogboni*. Cette sorte de franc-maçonnerie, dont les adeptes sont très nombreux dans le Yorouba, semble avoir pour but de conserver les traditions anciennes et surtout les coutumes religieuses du paganisme nègre... Chez les Egbas, les Ogboni ont plus de pouvoir que le roi. Cette société évoque à son tribunal la plupart des causes. Les membres se reconnaissent à différents signes, mais surtout *à la manière de se donner la main*. La mort et une mort cruelle attend celui qui viole les secrets.

La loge ou case, où se réunissent les Ogboni, est interdite aux profanes... on les dit initiés aux mystères infâmes de la bonne déesse. Leur divinité est Ilé (la terre) (1).

Par ce résumé, nous voyons que toutes les sociétés secrètes ont des points de ressemblance et semblent comme issues d'un même tronc primordial. Cette

(1) *Loc. cit.*, p. 66.



question a encore besoin d'être étudiée et ne fera que se compliquer maintenant que l'invasion musulmane augmente chaque jour dans ces régions, y organisant ses confréries et ses kouans; et par-dessus tout les Seynoussi y répandent leurs dangereuses doctrines.

Ainsi nous voyons (1) dans le voyage de Clozel, 1895, chez les Bays (Boutons), peuplade encore anthropophage, que tous les hommes sont initiés.

L'initiation dure au moins deux ans, généralement plus de douze à seize ans (2).

Pendant les épreuves, les enfants subissent plusieurs mutilations qui se terminent par la circoncision.

Alors seulement les jeunes hommes peuvent prendre part aux palabres et à la direction des affaires. Cette pratique de la circoncision semble remonter fort loin dans les coutumes antérieures de certaines populations nègres et ne pas être toujours d'importation sémitique: Du reste, les Juifs opèrent leurs enfants dès le premier mois, les Arabes vers cinq ans et les nègres de l'intérieur vers seize ans.

Les danses jouent un grand rôle dans les cérémonies de l'initiation; il paraît que les Bays ont une langue spéciale pour leurs initiés. Ce ne serait pas unique parmi les peuplades nègres, certaines auraient des mots à plusieurs sens: l'un vulgaire, l'autre sacré, hermétique. Dans certaines cérémonies, ils em-

(1) *Tour du Monde* 1896.
(2) Les renseignements nous ont été confirmés par un des membres de la mission Clozel, M. le Dr Herr.



ploient des langages parfois inintelligibles pour la plupart des assistants et même pour celui qui s'en sert en officiant.

Il nous a été maintes fois donné occasion dans le Sud-Algérien (1) d'assister aux grandes fêtes nègres qui ont surtout lieu au moment des équinoxes et dont une des principales cérémonies est l'égorgement d'un bouc noir qui est mangé ensuite, d'entendre chanter une vieille négresse, comme un hymne à la lune, en un langage bizarre que pas un assistant ne comprenait, un chant ayant quelque chose de l'Extrême-Orient comme on entend en Annam. C'étaient les restes d'une ancienne, très ancienne religion, des psalmodies des vieux âges, des échos de *langages* à jamais disparus.

Funérailles. — C'est en étudiant la manière de se comporter envers ses morts qu'on est fixé sur les croyances que peut avoir chaque peuple sur l'âme et sur la vie future.

Dans l'ouvrage que nous avons cité, il est parlé de la manière d'enterrer les morts sur la côte de Guinée à notre époque, mais ce n'est peut-être pas suffisant et la race nègre n'a pas procédé d'une manière identique sur toute l'immense étendue du pays qu'elle a occupée.

Nous ne parlerons que de la partie essentielle de la cérémonie, sans nous occuper, en détail, des cris, danses, pleurs, sacrifices destinés à apaiser les dieux ; aspersions d'eau lustrale faites :

« En priant le défunt de sortir doucement et sans

(1) A Laghouat surtout.

bruit et en lui disant : « Que Dieu te montre le bon che-« min, puisses-tu ne rien rencontrer de mauvais dans ta « route. » Le tout accompagné de prières (1). »

C'est caractéristique, c'est bien la croyance au dédoublement de l'être : une partie périssable, l'autre subsistant. Et cette séparation n'est pas faite à la mort immédiate, mais après un temps assez long, c'est la prière — le *libera* — qui donne le congé définitif. On sent que cet être astral dégagé est léger, est comme égaré dans les ténèbres, il a peine à se ressaisir, on lui parle doucement, on guide ses premiers pas dans le noir chemin. Comment les nègres devenus si cruels parfois ont-ils conservé les traces de doctrines si élevées ?

Puis ce sont les lavages, l'habillement du mort.

Il est revêtu d'une grande quantité de riches pagnes que l'on enlève du reste au moment de l'inhumation pour les remplacer par des étoffes fort ordinaires. Les festins et libations vont leur train — le mort a sa part — puis le cadavre est porté en procession le troisième jour et mis en terre dans une fosse creusée sous sa case, mais la tête restant en dehors de l'enceinte.

Les sacrifices se font toujours en répandant de l'huile de palme. La Bible nous offre aussi trace d'huile répandue sur la pierre. L'huile servira à oindre les prêtres, les rois, les confirmés et au sacrement d'extrême-onction plus tard.

Pour bien se rendre compte de cette importante

(1) *Loc. cit.*, p. 51.

question des funérailles chez les noirs, il est nécessaire de s'en faire une idée générale.

A l'origine, chez beaucoup de peuples, et la chose n'a pas encore disparu, le tombeau des ancêtres, c'est le ventre de leurs descendants : c'est de l'anthropophagie sacrée et l'on croit honorer ses vieux parents en les mangeant (Bretons, Irlandais, Massayètes, etc.) ; même certains assommaient les vieillards, s'ils tardaient trop à mourir (Scythes, Hyperboréens). C'est du cannibalisme, lorsqu'on mange son semblable par goût, par vengeance, voire même par nécessité (ch'sette), ou même seulement certaines parties de son corps par superstition pour se donner du courage, de la vigueur (cœur, foie, œil, etc.).

Or, les nègres sont restés anthropophages dans bien des contrées de l'Afrique; la civilisation pénétrant assez rapidement dans le noir continent fait reculer cette écœurante coutume, mais il y a encore fort à faire dans la région centrale, même des peuplades nègres, assez douces de mœurs et ayant une manière de vivre assez avancée, comme organisation, pratiquent le cannibalisme. C'est à observer et nous avons en ce cas devant nous le reste d'anciennes pratiques religieuses, cruelles et barbares, mais non dépourvues d'une origine logique.

La fraction de la race rouge passée en Amérique offrait des sacrifices humains : les vierges, les enfants même étaient parfois immolés, cela au Mexique, au Pérou, au Vénézuéla, chez les Capanaques, etc.

En haut du temple du Soleil, avec son couteau de pierre, le grand prêtre des Incas arrachait le cœur

palpitant de la poitrine de la victime et l'offrait à l'astre du jour. En Égypte, c'est Amosis, aïeul de Sésostris, qui abolit les sacrifices humains.

La race noire venue postérieurement à la rouge soit d'elle-même, soit par contact, dut prendre de pareilles habitudes. C'est au Dahomey que le sacrifice sacré des prisonniers a le plus longtemps subsisté et revêtait une pompe vraiment réglée et sanguinaire.

Si au Mexique on écorchait presque vif un homme et que de cette peau fraîche on voyait le prêtre se revêtir pour accomplir les diverses cérémonies, de même au Dahomey un tambour était fait d'une peau humaine fraîche arrachée presque à un prisonnier vivant. Ce tambour (*Sac-hu*) frappé à tour de bras apaisait les mauvais génies pendant les fêtes sacrées.

La momification et l'inhumation des corps furent d'importation plus tardive et la première sûrement fut un legs de la race rouge.

Primitivement la race noire, encore formée en tribus éparses, était cannibale ; puis, à mesure qu'elle progressait, elle ne dut pratiquer peut-être qu'un cannibalisme restreint et religieux et enterrer ses morts. (Époque des dolmens.) La mort ne les effrayait pas; ils ne se lamentaient nullement à la mort d'un parent et ceci fondé sur la croyance que l'homme, en quittant cette misérable vie d'ici-bas, entre dans une nouvelle pleine de félicité et de plaisir. Aussi, au Congo par exemple, ne se gênait-on pas de faire subir des mauvais traitements aux malades pour hâter leur mort, pour les délivrer des chaînes matérielles.

Au début, la race rouge restée sur l'ancien conti-

nent inhuma ses morts, mais en Égypte, lorsque la civilisation augmenta, ainsi que la densité de la population, afin de ne pas infecter les eaux du Nil qui submerge chaque année la vallée, on eut recours à l'embaumement. Les prêtres fixèrent les lois qui assurèrent cette mesure hygiénique, ordonnèrent l'emploi du natron et du bitume et inventèrent toute une fiction poétique pour obliger, par la crainte des plus grands supplices présents et futurs, le peuple à entourer ses morts de soins extraordinaires. *Le Livre des morts*, vrai guide de l'âme désincarnée, nous en est resté.

Sans s'élever à une hauteur aussi parfaite, les autres branches de la race rouge pratiquèrent la momification : les Incas, les Péruviens, les Floridiens, les Guanches, etc.

Dans les pays chauds, mais dont l'air est humide à cause des larges fleuves et des forêts, tels que les vallées des grands cours d'eau africains, il est fort difficile de pratiquer la momification par suite de la trop rapide décomposition des corps ; il fallait enterrer ou brûler. Or la race rouge, ou au moins la grande fraction qui passa par l'Égypte, ne brûla jamais les corps parce qu'elle regardait le feu comme une bête inanimée et que sa religion lui défendait de laisser dévorer les cadavres par des animaux. Aussi en remplacement de l'estomac — tombeau primitif — les Atlantes inspirèrent aux nègres le goût des inhumations en les civilisant. Il en fut de même en Grèce (1) à l'origine

(1) Le roi Cérops, originaire d'Égypte, introduisit l'usage d'inhumer les morts en Grèce.



et à Rome jusqu'à Sylla (1) ainsi que chez les Numides. Les Hébreux (2) se servaient de cavernes comme lieux de sépulture, souvenir des hypogées de la chaîne libyque.

De nos jours les nègres continuent à enterrer, même souvent suivant les contrées, en se servant d'un cercueil en bois. Cependant toutes traces de momification ne sont pas perdues et, comme chez certaines peuplades rouges de l'Amérique, ils font parfois encore dessécher les corps des rois.

Au Congo les corps, après des lavages au manioc, sont desséchés au feu ; les entrailles sont lavées. La momie obtenue est enduite de terre rouge et séchée à nouveau et recouverte d'étoffes (l'analogue des multiples bandelettes). Finalement le gros paquet est enterré dans une case spéciale.

Les Égyptiens croyaient que l'âme ne se séparait pas du corps, tant que celui-ci n'était pas détruit. C'étaient probablement les prêtres qui avaient répandu cette idée pour empêcher la profanation des hypogées, leur domaine. Aussi, ce qui pénétrait dans « l'Empire des Morts » ne pouvait jamais en ressortir; le cadavre et ce qui avait touché le cadavre étaient la propriété de la caste sacerdotale. Chez les nègres, cette croyance est remplacée par la crainte que leur inspire la sépulture, le cadavre enterré. Le contact d'un mort les rend impurs, ils se purifient alors avec

(1) Les Romains enterraient dans les catacombes.
(2) Avaient brûlé autrefois.



l'eau lustrale. Le tombeau est une sorte d'endroit fétiche.

La vraie pensée des prêtres égyptiens pourrait plutôt s'exprimer par la triple constitution humaine. L'esprit après la mort partait bien pour l'au-delà, mais l'âme (corps astral) errait parfois longtemps près de la dépouille mortelle.

Les peuples qui pratiquèrent l'incinération furent plus rationnels; ils détruisaient tout support futur à l'âme vitale. Ils supprimaient tout foyer d'émanation pour les élémentals et par là les frayeurs, hantises, apparitions, aussi bien que maladies et épidémies parfois.

Un point important à signaler est la crainte qu'a le nègre d'être privé de sépulture. Être exécuté ne préoccupe pas le criminel, c'est un accident; mais c'est de voir jeter son corps dans un fossé ou dans une lagune, qui est la chose redoutée, car il ne pourra vivre dans l'au-delà, ou mieux y vivre dans d'heureuses conditions. Sa morale ne lui dit rien du bien ou du mal qu'il aura pu faire, être enterré purifie tout. C'est le « jugement des morts » même redouté des Pharaons. La sépulture est refusée chez les noirs aux criminels et à ceux qui n'ont pas payé leurs dettes.

Lorsque, pour une cause quelconque, on ne peut enterrer un nègre, on se contente de mettre en terre une fraction de son cadavre (mains, cheveux, etc.). Les Grecs avaient aussi la croyance que ceux qui n'avaient pas reçu de sépulture ne pouvaient entrer dans les Champs-Élysées, aussi, s'ils ne pouvaient brûler tout un corps, ils se contentaient d'en brûler un fragment

(un doigt par exemple). Il ne reste qu'à citer les coutumes qu'ont eues jusqu'à présent les peuples du Bénin, les Manicongres et autres, d'enterrer vivants, avec les chefs, les femmes, les serviteurs, les ministres de ceux-ci. C'est cruel, mais ça indique bien la croyance à une vie future, continuation, pour ainsi dire, de celle-ci. Si certains noirs sont cruels, ils ne sont pas matérialistes; ce dernier état confine, au contraire, à un haut épanouissement de la civilisation, sans en être heureusement l'apogée!

Pour faire « parler » les morts ou les voir, les féticheurs se servent d'un jeune enfant. A minuit, après lui avoir lavé la tête avec de l'eau lustrale (qui peut-être contient des décoctions de plantes stupéfiantes), on le mène devant un trou creusé au pied d'un arbre et on le lui fait regarder; des visions lui apparaissent, il entend des sons. Un nouveau lavage lui enlèvera tout souvenir. C'est, en un mot, presque la manière d'opérer de Cagliostro et de Mesmer, une variante du baquet et de la carafe. Mais, comme dès la plus haute antiquité, on trouve dans les légendes nègres des descentes aux « Enfers » rappelant celle d'Orphée; des évocations de parents défunts dévoilant des secrets; en un mot, tout ce que nous trouvons dans les autres traditions, y compris un déluge avec reconstitution d'un genre humain, d'un oiseau prenant pied sur la terre redevenue ferme et d'un palmier fétiche étendant sa végétation nouvelle; la dispute du soleil et de la lune lors des éclipses; le respect et le culte du serpent, surtout à Wydah (Dahomey) où il avait un temple; les épreuves judiciaires pratiquées.

Le loup-garou est connu, la poule ou le coq noir suivant le cas sacrifié aux mauvais génies, coutumes que les Bohémiens introduiront chez nous au moyen âge. Même la queue de vache est l'insigne de certains grands féticheurs; mais Isis-Junon changée en vache, la fiente de vache chez le grand lama et bien d'autres rapprochements indiquent l'ancienneté de ces pratiques et croyances.

Les noirs croient que les morts reviennent souvent en ce monde et naissent de nouveau (1).

Malheureusement ils ne croient pas seulement à la réincarnation ascendante ou descendante, mais aussi à une métempsycose allant jusqu'à la métamorphose la plus extraordinaire. C'est sur l'idée primitive la greffe des rêves polythéistes.

Féticheurs. — A la tête des quatre ordres de féticheurs se trouve le roi qui en est le grand maître. Dans le Yoroubi, c'est le chef des Ogboṇi qui cherche à se substituer au roi comme pouvoir religieux (2).

En Égypte, il en fut de même, le roi était bien initié, mais tenu en tutelle par le collège des prêtres.

Pour devenir féticheur, il faut se faire affilier à leur caste, l'un d'eux devenant initiateur. C'est par une cérémonie qui dure près de trois jours que l'on est définitivement consacré, après purification, changement complet de vêtements, rasage des cheveux, nom nouveau imposé, aspersions répétées d'eau lustrale,

(1) *Loc. cit.*, p. 69.
(2) *Loc. cit.*, p. 70.

sacrifices divers aux fétiches, fumigations, danses, bruit des clochettes et d'instruments, chants et cris.

Enfin on lave la tête du néophyte avec une décoction d'herbes (naturellement choisies et douées de vertus particulières),on le fait asseoir sur le tabouret sacré, autour des reins il ceint le cordon sacré. (En cela les diverses castes plus ou moins religieuses ont de l'analogie : cordon des Brahmines, cordon des Templiers, de saint François, des moines en général, des prêtres qui vont officier, etc.) (1). On attend qu'il tombe dans le délire plus ou moins prophétique avec extase.

A cette dernière phase succède logiquement un grand abattement; on pourrait ajouter avec vomissements. Si ces phénomènes se produisent, le fétiche l'a inspiré. En cas de non-réussite, il ne peut devenir féticheur, le dieu le repousse.

Il est facile de comprendre que les sujets sont choisis à l'avance, entraînés sévèrement; ils arrivent ainsi à entrer vite en état de somnambulisme et enfin le dernier jour, grâce au vacarme, au bruit rythmé des clochettes et des chants, et par-dessus tout au lavage avec un liquide mêlé de sucs habilement préparés, on est maître absolu du sujet.

Les féticheurs sont redoutés, mais forment une caste assez méprisable sous tous les rapports.

---

(1) La ceinture est regardée comme le symbole de la régularité des mœurs. « Ayez, dit saint Pierre, les reins de votre âme ceints et vivez dans la tempérance. » On a remarqué que le mot *dissolutus* désignait un homme sans ceinture d'où est venu le mot dissolu.

Quant aux dieux et déesses avec leurs ridicules légendes, les grands féticheurs n'y croient pas, ils méprisent les croyances et les pratiques absurdes et puériles qu'ils entretiennent dans le peuple et même parmi les féticheurs de rang inférieur. Ils s'adonnent aux pratiques du magnétisme et du spiritisme (1).

Voilà bien les croyances vues sous un double aspect, telles qu'on les remarque chez presque tous les peuples de l'antiquité.

Le noir n'adore pas la pierre, la statue du fétiche, mais l'esprit qui y réside, qui y a élu domicile de lui-même, ou grâce aux incantations des féticheurs.

Les idoles sont très nombreuses, les phallus et les autres parties sexuelles sont souvent figurées parmi les idoles.

Les féticheurs sont naturellement médecins, l'art de guérir a toujours été pratiqué par les prêtres de l'antiquité. A notre époque, si les prêtres chrétiens ne guérissent plus directement, ils ont néanmoins les lieux de pèlerinage pour les guérisons miraculeuses sous leur régie.

Ils font des remèdes soi-disant souverains dans lesquels il faut mettre cent une plantes diverses. Cela nous rappelle la fameuse plante thériaque, et cent un nous indique l'emploi de la numération décimale et non duodécimale. Pour la préparation de subtils poisons, ils sont des maîtres difficiles à égaler, de poisons ne laissant pas de trace dans l'organisme.

Gris-gris et amulettes. — L'Afrique est bien la terre des amulettes, vulgairement gris-gris. Nègres et

(1) *Loc. cit.*, p. 86.



négresses en sont couverts, ils en ont en chapelet autour du cou, sur la tête, sur les vêtements, les armes, les chevaux, les chiens, la case. Leurs propriétés sont des plus diverses; elles conjurent le mauvais œil, évitent les maladies, préservent des malheurs.

Un travail approfondi et rationnel sur ces objets est encore à faire. Certaines de ces amulettes doivent être de vrais talismans, confectionnés en observant les rites astrologiques et porter des pantacles peut-être altérés. C'est là l'héritage antique que des courants chaldéens avaient pu perfectionner à un moment. Comme formes on doit trouver des tat, des ta, des cœurs, des « œils sacrés » plus ou moins ressemblants, des pierres et des morceaux de métal couverts de signes cabalistiques ou de dessins figurant l'écriture hiéroglyphique primitive (1). L'étude des sculptures anciennes du Bénin est fort curieuse à faire à ce sujet.

Mais à cela sont venues beaucoup plus tard s'ajouter les amulettes d'origine berbère, les restes du culte de Tanit. C'est en Tunisie qu'on peut surtout en suivre les traces, on trouve des colliers qui sont une vraie collection de toutes les figurations symboliques connues. Les tatouages des Arabes ou des différents métis à sang noir les reproduisent en grande partie. (Tortue, poisson, croix ansée, soleil, lune, étoile, sceau de Salomon, étoile de Pythagore et bien autre chose, tout se trouve réuni.)

Grâce aux Touaregs, ces « Marins du désert », ces

(1) Consulter Soldi, *la Langue sacrée*.

genres d'amulettes ont été colportés dans presque toute l'Afrique. Voyez les dessins géométriques des objets kabyles, haoussas, du Soudan. A l'origine, ces dessins eurent un sens plus ou moins hermétique basé sur les nombres ; les quantités de lignes et de signes employés ne sont pas arbitraires.

Enfin le dernier courant est le courant musulman. Tout le monde sait la faveur dont jouissent dans l'Islam les sentences du Coran écrites sur papier et enfermées ensuite dans des sachets en peau ; ce sont les scapulaires des Orientaux et le bénéfice des grands et petits marabouts. Chaque nègre aussi possède un grand nombre de ce genre d'amulettes ; c'est la parole figée, l'incantation écrite et protectrice. Mais par-dessus tout le nègre est fétichiste et, partant du principe qu'à chaque objet devenu gris-gris les dieux ont attaché une vertu particulière, il s'entoure des objets les plus variés, il se fait une vraie guirlande de protecteurs. C'est curieux de voir les femmes de ces contrées suivant une colonne militaire et ajoutant à leurs amulettes les vieux boutons d'uniforme, les culots de pipe, les couvercles de boîtes de conserve et des choses encore plus baroques qu'elles trouvent sur le chemin et dans les campements abandonnés.

La magie noire non plus ne perd pas ses droits :

Mais auparavant les féticheurs ont ouvert la poitrine (des victimes humaines) et arraché le cœur qu'ils gardent et font dessécher pour faire des gris-gris et aussi pour donner en temps de guerre du courage aux combattants. Le cœur est alors réduit en poudre et mêlé à l'eau-de-vie. Chaque chef en offre une ration à ses gens (1).

(1) *Loc. cit.*, 90.



Ceci rappelle d'abord certaines populations rouges de l'Amérique du Sud qui réduisaient leurs parents en cendres et les buvaient religieusement ensuite.

Manger le cœur ou le foie de son ennemi pour se donner du courage, manger les organes analogues à ceux dont on veut fortifier les qualités est une coutume de toute antiquité — Brown Sequard a été devancé ! — et même pratiquée par des peuples très civilisés encore de notre temps. Les paysans annamites mangent souvent le foie des pirates qu'ils tuent en se défendant et cela pour affermir leur courage.

Après la mort, il faut s'occuper de la vie. Lorsqu'une naissance se produit, une féticheuse prend soin de la mère et de l'enfant. Au bout de neuf jours pour les garçons et sept pour les filles, arrive un féticheur d'Ifa (dieu de la naissance) ; il tue uñe poule et un coq en l'honneur du dieu et du génie de la tête de l'enfant. On jette sur le toit de la case l'eau placée en tout temps devant la case du fétiche. La mère et l'enfant sortent de leur demeure par trois fois et sur eux pleut chaque fois l'eau du toit.

Le féticheur prépare l'eau lustrale avec de la *bave d'escargots* et du beurre végétal ; il lave avec la tête de l'enfant en répétant par trois fois le nom que les parents veulent lui donner, puis il lui fait toucher la terre avec le pied.

La case est nettoyée, on éteint le feu, et on fait du feu nouveau.

Au bout de quarante jours, la mère se rase la tête, fait sa toilette, rend visite au féticheur et à ses parents et offre un sacrifice.

Cette cérémonie sent la haute antiquité. C'est le baptême primitif et le nôtre n'est qu'une modification de celui-là. Invocation, eau, saint chrême, nom donné, etc.. tout s'y retrouve.

Il y a aussi la Purification (relevailles) de la mère.

Les peuplades nègres qui pratiquent la circoncision durent prendre cette coutume assez tard ; c'est peut-être en certains endroits un courant sémitique qui la détermina.

Nous ne saurions trop signaler cette symbolique coutume de faire toucher à l'enfant la terre avec le pied en lui donnant un nom, c'est le reconnaître citoyen, il est quelqu'un et prend possession de son domaine, nouveau Christophe Colomb venu du pays des âmes.

Les nègres ont la coutume de déposer d'une façon continue devant leurs fétiches des offrandes, ce qui indique qu'ils croient que dans l'autre monde ces êtres immatériels ont des besoins matériels, ils agissent de même à l'égard de leurs morts et là on retrouve encore les traces des coutumes *populaires* de l'Égypte.

Pendant les sacrifices, le sang qui coule sur l'idole joue aussi un grand rôle dans la liturgie de ces peuples. Le sacrifice humain est le plus élevé, celui qui apaise les dieux. Le sang est le liquide par excellence dont s'abreuvent les larves assurément nombreuses dans cette terre de noirs magiciens.

Une chose qui frappe, c'est la gravité avec laquelle les rois, les guerriers, les chefs nègres fument dans leur longue pipe au tuyau enguirlandé et rempli de gris-gris pendant les cérémonies religieuse qu'ils pré-

sident, même au Dahomey, pendant les sacrifices humains. Ils prennent une vraie pose hiératique ; ils aspirent lentement la fumée. Une femme ou un enfant bourre la pipe, l'allume, c'est presque une fonction publique comme en Extrême-Orient.

La pipe n'est pas d'invention égyptienne. La prétendue pipe trouvée dans des fouilles faites dans la vallée du Nil fut l'invention d'un faussaire (1). L'usage du tabac est relativement récent dans ces régions, peut-être bien qu'accidentellement autrefois les nègres ont aspiré les vapeurs de plantes diverses. Par contre, toujours les chefs égyptiens sont représentés avec un sceptre (2), vraie massue de fer à l'origine. Chez les nègres, il a dû en être de même et c'est plus tard que la pipe remplaça l'arme, le sceptre.

La pipe et le tabac, objets importés, ne furent d'abord que l'apanage des puissants, et pour conserver traces de cette première tradition, c'est en fumant que les chefs assistent aux solennités religieuses, aux fêtes nationales.

Conclusion. — Les conlusions sont faciles à déduire. C'est à la même source d'*unité* que la race noire a puisé. Venue après la jaune et la rouge, elle a hérité d'elles bien des traditions et est devenue forte au point de contre-balancer la race hyperboréenne naissante. Minée, peu à peu, par des instincts matériels, elle est tombée dans un fétichisme parfois révoltant. Les nations européennes sont arrivées à temps pour arrêter

(1) Fut vendue à l'explorateur Caillaud qui la céda à un Anglais.

(2) Terminé par le *lotus-lys*.

le mal en arrêtant les sacrifices humains, en détruisant la traite en grande partie. Mais n'oublions pas que quelques siècles avant elles en avaient été les auteurs plus ou moins responsables.

Le degré d'abaissement de la race noire n'est pas partout égal. Répandue sur un immense territoire, fractionnée en peuplades nombreuses, qui ont subi des invasions de races très diverses, il s'est créé des groupes ethniques fort différents. Pourra-t-on rendre aux nègres leur ancienne puissance? En certains points assurément ; car ne s'acclimate pas qui veut sous ces terribles climats et l'Européen ne peut y être souvent qu'un guide.

D'autres fractions au contraire devront disparaître ; le terme de leur évolution est sonné, en ces cerveaux fossiles il est impossible de faire pénétrer des idées modernes.

Pour nous, spiritualistes, notre rôle sera relativement aisé, nous ne sommes pas devant des êtres de nature animale, comme beaucoup l'ont cru, mais devant des hommes ayant un fond de traditions élevées, une vue assez juste sur l'au-delà, la crainte d'un Être supérieur ; tous ces sentiments sont encore développés, il n'y a qu'à les élargir et à les remettre sur de vraies bases.

Ce qui est le plus à craindre pour ces peuplades, c'est la conquête par les idées religieuses musulmanes, et le mal progresse avec rapidité. Car c'est l'intransigeance greffée sur la sottise fétichiste que nous aurons partout. Cela ne donnera que de futurs fanatiques, de cruels sectaires, non seulement difficiles à persuader,

mais qui attaqueront tout ce qui ne croira pas comme eux. « Dieu seul est Dieu » est vrai, mais « Mahomet est son prophète » est un corollaire redoutable.

TIDIANEUQ ∴

LE SAINT ROI DAVID

Infatigable, Strada ajoute toujours à son œuvre colossale. Les drames qui composent sa vaste *Épopée humaine* se succèdent sans interruption. *Le Saint Roi David* suit de très près *Danton le Magnifique*. Ainsi rapidement s'édifie ce monument incomparable.

L'histoire, avec Strada, s'éclaire d'un jour tout nouveau. Tenant à la main les fils conducteurs que sont les critériums, il se retrouve toujours dans l'enchevêtrement des faits les plus compliqués, dans le labyrinthe des intrigues, des calculs et des diplomaties.

Le critérium est la loi de tous les développements humains. Il marque à jamais les peuples et les civilisations de son sceau indélébile. On peut dire, sans crainte de se tromper, tel critérium, tel peuple, telle civilisation. Vico avait cru voir la loi de l'histoire dans son *eterno ricorso*. Il se trompait.

Constater un flux et un reflux perpétuel, distinguer les phases et les cycles de l'évolution humaine, ce n'est pas expliquer ce flux et ce reflux, pénétrer la cause de ces phases et de ces cycles, c'est rester dans le *comment*. Or, il faut monter jusqu'au *pourquoi*.

C'est ce qu'a fait Strada. Il faut lire à ce sujet son livre génial, *la Loi de l'histoire*.

*
* *

Dans le *Saint Roi David*, Strada fait précéder le drame proprement dit d'une longue préface et de chants épiques et lyriques, où il explique l'origine des Hébreux et résume leur histoire jusqu'au roi David.

Pour lui, les Hébreux sont des Aryens, issus du Pamir, qui se seraient mélangés, en route, avec les Tourans d'abord, puis en Assyrie avec des Sumirs et des Accads. La Bible fait allusion à ces mélanges lorsqu'elle parle des fils des dieux s'alliant avec les filles des hommes.

« La route des Hébreux, dit Strada, nous apparaît tracée par leur nom : *Ibris*, ceux d'au delà du fleuve, par le souvenir de l'Ararat que garde leur Bible, par leur déluge, inexplicable en Assyrie, pays ouvert de tous côtés, sauf l'Iran et les monts d'Arménie et de Judée.

« Ibris, ceux d'au delà du fleuve : c'est fort précis. Le fleuve, c'est le Tigre. Au delà, c'est l'Iran, le passage des Zagros et des monts d'Arménie. On retrouve sur les bords de la Caspienne, dans les livres des Iraniens, les noms des personnages bibliques dans une antique tribu qui semble avoir émigré.

« Le déluge est très facilement explicable par la mer de Khaver qui aurait déposé le radeau de Nouh, Noé, sur le pied des monts Zagros d'où les Ibris seraient montés prudemment (à leur manière) sur l'Ararat ;

de là, ils auraient aperçu les belles plaines d'Assyrie et seraient descendus (1).

« Trouvant les cités de Babylone, de Chaldée et de Ninive, ils se seraient contentés, comme le prouve leur livre, de les côtoyer d'un côté, comme de l'autre ils côtoyaient le désert. Ils auraient mené la vie de pasteurs, celle d'Abraham.

« Les nécessités de la défense et le voisinage les auraient alliés aux Sumirs et aux Accads avec lesquels ils se seraient croisés et mêlés, comme ils se croisaient au Touran. L'étymologie constate, en effet, les deux races dans le peuple hébreu. »

*
* *

Du mélange de ces deux races et de leur idéal devait résulter une conception particulière de Dieu.

Au Dieu-un de l'Arya s'est greffé le dieu fétiche du Sumir-Accad.

Jéhovah est, en effet, d'un côté la force inconnue et inéluctable, l'idée absolue que l'Inde appelle Parabrahm, l'Iran, l'Ascha et l'Akéréné, l'Égypte, la

(1) Plus loin, il dit encore à ce sujet : « On ne peut, pour expliquer le déluge biblique, invoquer la théorie des oscillations des océans, ni celle des soulèvements terrestres, ni celle des déplacements du centre de gravité de la terre par la surcharge d'un des pôles, car la Bible est ici très précise. Elle nous dit que le déluge arriva par une pluie de quarante jours et de quarante nuits, exactitude mathématique, on le voit. Or, à la mer de Khaver, ce déluge s'explique parfaitement...

« Cuvier, disant dans son *Discours sur les révolutions du globe*, que la révolution qui causa le déluge biblique remonte à cinq ou six mille ans, commet donc une grande imprudence et montre son parti pris. Un tel déluge serait, à cette date, presque une vérité historique et non une légende. »

Grande Isis, les sauvages, le Grand Esprit, la Grèce, l'Ananké (1) ; d'un autre côté, un dieu de tribu, comme Baal et Kamos.

La tribu devenant un peuple, le dieu de tribu devient un dieu de peuple. Chaque peuple, par là, est un peuple de dieu. Ce nom est resté aux Hébreux.

Le Dieu juif diffère encore des dieux aryens : en ce qu'il n'a pas de médiateur ; il opère lui-même. On le voit, dans la Genèse, créant le monde. On peut considérer les anges, non comme des médiateurs, mais comme des valets.

Plus tard, sous l'influence des idées aryennes, transmises par la Grèce et l'Inde et par Alexandrie, ce foyer puissant où convergeaient et d'où rayonnaient toutes les idées, le Juif, Jésus, sentant la nécessité d'une médiation entre l'homme et Dieu, se fera passer lui-même comme médiateur.

Ainsi sera institué le christianisme. Malheureusement cette nouvelle religion ne sera guère plus belle et plus douce que le mosaïsme. A la géhenne succédera l'enfer, au séol, souterrain obscur, le ciel ouvert à peu d'élus. Jéhovah continuera à être le Dieu, le Dieu terrible et féroce, immoral et injuste, qui punit « l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ».

(1) La critique n'a pas vu que l'idée monothéiste est au fond de toutes les religions. Confondant les médiateurs, appelés dieux, avec le Dieu incommunicable, elle a nié celui-ci. Cependant l'homme en a toujours eu la notion, même le sauvage qui n'a pas de culte parce qu'il n'est pas encore arrivé à la conception du médiateur.



Cette haine, cette férocité et cette immoralité sera non seulement le partage du judaïsme et du catholicisme, mais aussi de toutes les autres religions issues de la Bible, depuis le mahométisme jusqu'au protestantisme. Jéhovah étant critérium, et tout critérium dirigeant les peuples qui l'adoptent, et les modelant à son image, — il n'en pouvait être autrement.

Certains objecteront peut-être que le Jéhovah de Moïse n'est pas le Dieu-un, ni même son Verbe universel, mais un égrégore. Soit. Mais cela importe peu, quant au résultat, qui est surtout à considérer ici. Jéhovah, en effet, est le Dieu, ou, si l'on veut, l'*Idée directrice*, qui s'est faite idée et matière, sang et chair, qui s'est réalisée dans les œuvres du peuple juif et des peuples occidentaux, qui s'est, en un mot, incarnée en eux. Donc ce dieu-là seul compte, au point de vue historique.

J'en dirai autant du Christ exotérique. Seul il a régné, seul il s'est réalisé dans les mœurs, les lois et les institutions. Quant au Christ ésotérique, il a été connu, en réalité, de si peu d'âmes, que l'histoire n'a pas grand intérêt à le prendre en considération.

*
* *

Dans le cours de son livre, Strada nous fait assister à la lutte des prêtres contre le peuple et les rois pour asseoir et maintenir leur domination. Pour arriver à ce but, ils ne reculent pas devant le meurtre, le massacre, l'empoisonnement et la prostitution. Partout ils sèment la crainte et la terreur. Samuel lance l'anathème contre Saül, le rejette comme roi parce qu'il

s'est montré humain envers son prisonnier Agag, et coupe celui-ci en morceaux. Élie fait immoler les prêtres de Baal, ses concurrents malheureux. Nathan se sert de Bethsabé, femme d'Uric, pour s'imposer à l'esprit du roi David, affaibli par la débauche. C'est Nathan encore qui pousse Bethsabé à demander au roi le trône pour son fils Salomon, Salomon élevé par lui, donc dévoué à lui.

Partout et toujours, dans l'histoire juive, on sent l'action du prêtre. Écrite par des prêtres, elle devait naturellement approuver et magnifier le prêtre. Aussi déclara-t-elle bons les rois qui servent le Seigneur, c'est-à-dire la caste sacerdotale, mauvais ceux qui s'en affranchissent.

Jésus sera la fin de la théocratie juive. Saint Paul, en universalisant la religion chrétienne, inaugurera la théocratie universelle. C'est une vue profondément neuve sur Jésus.

*
* *

J'ai dit l'esprit du livre. Je crois donc inutile d'analyser, par le menu, les faits qui en forment la trame.

Les principaux personnages du drame sont David, Saül, Samuel, Nathan, Michol et Bethsabé. Le rôle de Michol est très beau. La fille de Saül symbolise l'amour pur, tout d'abnégation et de sacrifice. Sa fin et celle de David sont terribles. Il y a, en elles, quelque chose de désolant et de superbe tout à la fois.

Le drame tout entier est animé d'un souffle épique et tragique qui transporte.

Strada — on le voit — n'est pas qu'un grand pen-

seur, c'est aussi un puissant évocateur des siècles disparus. Il les fait apparaître tels qu'ils étaient, en pleine lumière, avec leurs tares et leurs beautés, leurs faiblesses et leurs grandeurs, leurs vices et leurs vertus. Avec plus de raison que Michelet — puisqu'il voit plus clair que lui — on peut dire de Strada que son *Épopée humaine* est la résurrection du passé.

Strada est encore un merveilleux poète. Il chante dans une langue magnifique. Son vers est buriné dans le plus dur métal. Regardez cette peinture du désert. C'est un tableau parfait :

Le désert, c'est le dur océan, immobile,
Unité de terreur où le ciel est hostile,
Horizon du néant à la terre inutile!
Le ciel est la limite à son flot toujours nú.
Le désert, près de l'œil, c'est le sable d'or cru,
Mais aux lointains, il prend l'azur bleuté des vagues,
Il a des grandes mers les ondulements vagues
Et semble, en s'effaçant sous l'ardent firmament,
Comme une mer solide et sans bruissement.
C'est le même infini dans l'éternel silence.

Écoutez enfin ce récit palpitant. Ne dirait-on pas que tout vit, même les flots, même la tempête! C'est du Corneille, par le ton et par le mouvement.

Les Hébreux viennent de passer la mer Rouge. Les Égyptiens les suivent ; ils sont au milieu de la mer :

Le soleil au couchant comme un œil de cyclope
De son grand disque rouge était étourdissant,
Et la mer empourprée était couleur de sang.
Soudain, on vit au loin une tache, un nuage,
Et l'air était très calme en ce beau lieu sauvage.
Bientôt, la tache prend une moitié du ciel
Et semble un mont épais ; et puis, torrentiel,
L'ouragan indien accourt et se déchaîne!

Or, dans ce long goulet où l'onde est à la chaine,
La mer Rouge, le flux se précipite et court,
Et, plus loin que son lit, vient s'abattre, fou, lourd,
Il a bondi bien au delà de cette armée
Qui se trouve du coup renversée et pâmée.
Et puis il se retire et beaucoup sont vivants,
Mais partout le désordre a détruit tous les rangs.
Un coup de mer n'est rien; mais le combat commence:
Et sur le flot qui fuit, un autre flot s'avance.
Mille flots après lui reviennent plus hâtés;
Les hommes s'enfuyant sont happés, culbutés.
Les écumes des eaux semblent des mains sanglantes
Qui saisissent les corps et jettent pantelantes
Les chairs. Les flots mouvants les lacèrent entre eux,
Et se lancent des troncs dans d'effroyables jeux,
Les écrasent au roc qui les renvoie aux ondes ;
Les crânes sont brisés et dans les eaux profondes
Coule un nuage blanc, c'est le cerveau penseur.
Et les flots revenant redoublent de fureur,
Et les chars sont broyés et lancés sur les hommes.
Les chevaux expirés sont déjà des fantômes !
Les hommes plus subtils ont lutté plus longtemps;
Mais la mer aux granits les pousse haletants,
Et le reflux toujours monte et sur eux repasse;
Toujours rapetissant de plus en plus l'espace.
La grande mer de sang a gagné ses niveaux,
Et l'on ne voit plus rien que la fureur des flots.

Le Saint Roi David est d'actualité, comme d'ailleurs tous les ouvrages de Strada, par là même qu'ils ont une *portée universelle.* Chacun d'eux est une preuve que les critériums fidéistes et nationalistes ne peuvent qu'enfanter le désordre et la guerre, et que seul le critérium scientifique apportera l'ordre et la paix dans les nations et sur la terre. Le peuple juif est appelé, ainsi que les autres peuples, à travailler à cette œuvre de régénération sociale et humaine.

JACQUES BRIEU.

Sur des Témoignages formels

AU SUJET DE LA

Palingénésie des Plantes

Avec la réalisation de la pierre philosophale, un des procédés de la physique occulte, dont l'authenticité a été niée le plus énergiquement par la Science contemporaine, est sans contredit la palingénésie.

Il est intéressant de réunir ici les témoignages de divers auteurs qui affirment de la façon la plus formelle, non seulement que la palingénésie est possible, mais encore qu'ils en ont observé des cas de leurs propres yeux.

Un des plus connus est celui du P. Kircher. Ce savant aussi ingénieux que perspicace décrit de la façon la plus détaillée le procédé qu'il employa pour restituer des plantes de leurs cendres ; aussi allons-nous le citer en entier.

« Une plante (1) peut-elle véritablememt renaître de ses cendres par palingénésie ou résurrection? Je

(1) *Athanasii Kircheri Mundi Subterranei lib. duo* (Liv. XII, *Ars distillatoria*). Amstelodami, ex officina Janssonio Waesbergiana, anno 1678, 2 vol. in-folio.

n'ignore pas qu'on a cité divers exemples de cette merveille de la nature : on raconte qu'Albert le Grand fit, devant le roi de France, naître dans une fiole un arbuste avec des feuilles, des fleurs et des fruits. Je dois dire que j'ai fait des recherches laborieuses pour vérifier la réalité de ce fait, tant dans la vie de ce savant que dans les Chroniques du royaume, mais en vain. Les Pères Dominicains assurent également qu'ils n'ont rien trouvé dans leurs archives, qui s'y rapporte. Aussi ai-je toujours cru que c'était une fable inventée par les alchimistes ou autres adeptes des sciences secrètes qui ont coutume de répandre à profusion de semblables fictions pour confirmer la véracité de leurs secrets mystérieux et inouïs. De même ils ont attribué à ce saint homme beaucoup d'autres faits supposés qu'on attribuait autrefois aux mages sans autre but que d'abriter sous le couvert d'Albert le Grand leurs rêveries extravagantes. Ils pensaient ainsi abriter leurs mensonges sous l'autorité de ce grand et illustre écrivain et persuader plus facilement la foule ignorante et curieuse de la vérité de leurs sornettes.

« Personne ne peut nier qu'Albert le Grand ait été initié dans les mystères de la nature, mais son livre sur les secrets des herbes et des pierres comme son traité sur les maladies des femmes proviennent de la boutique superstitieuse des Arabes. J'en fus convaincu aussitôt que j'observai que ce n'était que le traité sur la nature des choses de Salomon Benhali, auquel Albert le Grand avait ajouté quelques réflexions personnelles.

« A propos de la palingénésie des plantes, Quercetan et Gaffarel, dans son livre intitulé *Curiositez inouyes*, parlent d'un certain médecin polonais qui conservait dans une fiole des cendres de diverses plantes. En lui appliquant seulement la chaleur d'une lampe, il produisait devant ses visiteurs la plante qu'ils désiraient. Il reste à voir si cela est possible.

« Nous avons déjà montré en divers chapitres de cet ouvrage que le sel réside dans la cendre, et qu'au sein du sel se trouve en puissance le pouvoir reproducteur de tout végétal. Il peut donc se faire que le sel extrait des plantes par un procédé qui n'est pas connu de tous, renferme en puissance leur vertu spermatique. Comme elle lui est rattachée par un lien indestructible, lorsque sa faculté recréatrice est excitée par une chaleur douce, grâce à la tendance innée de sa puissance séminale, ce sel est alors incité à reproduire la formè qui lui a été désignée par la nature ; par la force latente cachée dans chacun de ses atomes et qui contient sa faculté plastique, ces atomes s'ordonnent et s'agencent suivant cette même forme qui est en puissance dans la graine ; le végétal se reconstitue dans la même forme que le demande la nature intrinsèque de la plante d'où provient ce sel. Nous rapportons des exemples de ce fait dans nos chapitres précédents, où nous montrions que des cendres de plantes mêlées avec de l'eau et exposées à une forte gelée reproduisent, dans la croûte de glace, la forme de ces mêmes plantes.

« J'oserai affirmer que je suis tout à fait versé depuis

longtemps dans l'art de reproduire ce phénomène assurément fort étrange. Je suis même parvenu à trouver un procédé par lequel j'ai restitué de ses cendres une plante dans une fiole à long col, hermétiquement fermée. J'ai montré pendant près de dix ans, dans mon laboratoire, ce phénomène à de nombreux visiteurs, jusqu'en 1657, où la reine Christine de Suède daigna visiter mon laboratoire et où elle le vit également. C'était en février. Après son départ, je posai la fiole sur la fenêtre où le froid vif la fit éclater, comme si, touchée par un si grand honneur, elle dédaignait de se montrer encore après avoir été vue par une reine si illustre. Soit à cause des dépenses que cela causait, soit que j'aie été rebuté par la longueur des opérations, je ne renouvelai pas mon essai et laissai la fiole dans l'état où elle était. Cependant j'ai conservé le procédé que j'employais pour obtenir cette résurrection des plantes de leurs cendres et je décrirai par le menu les détails de la pratique.

« L'empereur Ferdinand III de glorieuse mémoire me raconta qu'il avait lui-même obtenu la restitution de végétaux de leurs cendres, et Sa Majesté voyant quel désir j'avais d'en connaître la méthode voulut bien me satisfaire et me donna la marche à suivre complète et détaillée pour y parvenir. Encore que le P. Gaspar Schott, autrefois mon collègue à Rome, l'ait déjà rapportée dans ses œuvres, pour ne pas tromper l'espoir du lecteur, je la donnerai de nouveau ici. De la sorte, cette expérience que mes nombreuses occupations ne m'ont pas permis de faire pourra peut-être être menée à bonne fin par un lecteur qui aura plus de loisir,

et ainsi en prouvera l'exactitude. Voici le secret :

PREMIÈRE EXPÉRIENCE

Palingénésie, c'est-à-dire restitution des plantes à l'aide de leur semence.

« *Manière d'opérer.* — Recueillez par un beau temps 4 livres de graines d'une plante quelconque bien à maturité; broyez-les dans un mortier (1) et mettez-les dans une fiole très propre (2) et hermétiquement bouchée. Placez-la ensuite dans un endroit convenable (3) en ayant grand soin du bouchage. Cela fait, attendez une soirée où le ciel soit parfaitement serein pour pouvoir, la nuit, recueillir la rosée.

« Prenez la fiole que vous avez mise de côté, retirez la semence pilée et étendez-la sur une plaque de verre. Laissez cette plaque avec la semence exposée à découvert au serein dans un jardin ou sur une pelouse, et, de peur que l'excès de rosée ne se perde en découlant de la plaque, mettez celle-ci au fond d'un récipient un peu plus grand. De la sorte, la rosée, arrosant copieusement la semence, lui communiquera plus aisément ses qualités par cette sorte de macération nocturne.

« En même temps, étendez sur quatre piquets un linge fin et très propre pour recueillir plus aisément

(1) Schott, qui rapporte ce processus, dit : « Un mortier de verre, au dire d'Harstoffer. »
(2) Schott : « Et de la hauteur de la plante à produire. »
(3) Schott : « Dans un endroit propre et chaud. »

de la rosée: puis exprimez dans un vase de verre très net une quantité suffisante du serein dont sera imbibé votre linge.

« Remettez de nouveau dans la fiole la semence imbibée de cette rosée nocturne et, de peur qu'il ne s'en perde ou qu'il ne s'en évapore par la chaleur du soleil, remettez-la avant son lever en son lieu primitif. Filtrez bon nombre de fois la rosée exprimée du linge, puis distillez-la à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle sorte débarrassée de toutes ses impuretés et de toutes ses souillures. Calcinez les résidus successifs: ils vous donneront un sel de belle apparence qui se dissoudra rapidement dans la rosée distillée.

« Mettez dans la fiole une hauteur de trois doigts de cette rosée mélangée au sel, puis lutez-la hermétiquement avec du borax et du verre pilé et conservez-la dans un endroit chaud et humide. Il vaut même mieux l'enfouir durant un mois dans du fumier de cheval. Au bout de ce temps, examinez la fiole : vous verrez la semence transformée en gelée et l'esprit surnageant comme une pellicule bigarrée de couleurs variées, avec un conglomérat verdâtre (1) entre cette pellicule et le dépôt terreux.

« Mettez alors cette fiole bien scellée, pendant tout l'été, dans un endroit, exposé le jour au soleil, la nuit à la lune et aux rayons des autres astres ; si le temps devient variable ou se met à la pluie, mettez la fiole dans un endroit chaud et sec, jusqu'à ce que, les

(1) Kircher donne comme texte *instar seminis viridis*, et Schott *instar segetis viridis*.



nuages disparus, le beau temps revienne et vous permette de l'exposer de nouveau au soleil.

« Il arrive quelquefois que l'opération est achevée en deux mois ou moins : d'autres fois, suivant les circonstances, il faut une année.

« Au reste, voici les signes qui font reconnaître que l'opération est achevée : le dépôt boueux qui est au fond se gonfle et monte en haut ; l'esprit et la pellicule diminuent de jour en jour ; enfin toute la matière s'épaissit. Sous l'influence des rayons du soleil, de subtiles vapeurs flottantes apparaissent dans le matras comme celles d'une plante nuageuse qui croîtrait. Elles sont d'abord comme des rudiments vagues et sans consistance, semblables à une toile d'araignée, tantôt augmentant et tantôt diminuant, sous l'influence des rayons solaires qui frappent la fiole.

« Enfin, toute cette matière inconsistante qui est dans le fond se transforme en une cendre blanc bleuâtre, et alors, peu à peu, il se forme une tige, des feuilles et des fleurs ayant l'aspect de la plante dont on a pris les graines. Ce fantôme se rend visible sous l'influence de la chaleur, et quand elle disparaît, il rentre dans son chaos. Mais à chaque fois qu'on l'approche d'une source de chaleur, l'aspect matériel de la plante réapparaît, et ce phénomène peut se reproduire indéfiniment si le flacon a été bien bouché.

« Dans Paracelse, liv. VI *De Natura rerum*, au milieu de nombreux cas de résurrection palingénésique, on en trouve quelques-uns de véridiques. Parmi les cas de restitution possible, cet auteur cite le suivant auquel jamais aucun philosophe ne croira : les lionceaux

morts sont rappelés à la vie par le seul rugissement du lion ou de la lionne; mais si ce rugissement n'arrive pas jusqu'à eux, ils ne reviennent point à la vie. Cela est faux, comme l'expérience le prouve. Dans ce cas, il s'agit de lionceaux qui ne sont nullement morts, mais dans un sommeil léthargique: un rugissement peut alors les éveiller, de même que nous voyons quelqu'un plongé dans un profond sommeil s'agiter sous l'influence d'un grand bruit, d'un mouvement machinal. Qui pourra croire qu'un simple rugissement soit capable de rendre à des lionceaux la vie qu'ils ont perdue? C'est par de tels exemples aussi médiocres ou plutôt aussi absurdes que Paracelse veut prouver qu'on peut donner la vie à des métaux en les réduisant en vif-argent ou mercure, en quoi il viole inutilement les lois de la nature. Je ne conçois pas, en effet, quelle relation il y a entre la vie des animaux et l'inertie des minéraux. C'est pourquoi je dis qu'on ne peut donner la vie à quelque chose qui ne la possède pas par sa nature. C'est ainsi que les alchimistes racontent des sornettes au sujet de la puissance vitale du mercure des philosophes, lorsqu'ils lui attribuent une faculté végétative capable de multiplier les corps appartenant au règne minéral. Qui ne voit pas que tout cela est absurde et contraire aux lois de la nature? Mais ce qui est hors de doute, c'est que les cendres végétales, à cause de leur nature même, peuvent être restaurées dans leur forme première, et que, par une puissance latente de végétation, on en peut faire renaître une plante par la vertu vivifiante du sel. Chaque règne de la nature est strictement déli-

mité. Un minéral ne peut donner naissance à une plante, ni une plante à un animal, si le germe du nouveau règne n'est pas en puissance dans le précédent. Ainsi ce n'est pas par faculté végétative que les métaux se reproduisent, mais par hyperdiathèse, c'est-à-dire suraddition de vapeurs métalliques et d'esprits comprimés dans un récipient *ad hoc*. Une plante engendre une plante, et pas autre chose : un animal engendre un animal et non une plante ou un minéral. Par suite, il est impossible, en bonne philosophie, que les règnes de la nature soient interchangeables et substituables l'un à l'autre. Voyons donc maintenant comment Paracelse dit qu'on peut reconstituer une plante avec les cendres d'un végétal incinéré. »

DEUXIÈME EXPÉRIENCE D'APRÈS PARACELSE

« La résurrection ou la restitution d'un végétal est, dit-il, extrêmement difficile à réaliser, quoique possible à la nature. Mais cela ne peut se faire qu'avec une grande habileté et beaucoup d'adresse dans le tour de main. Voici la manière d'opérer : Prenez un végétal, réduisez-le en charbon puis en cendres et mettez-le dans un récipient avec de la résine, du suc ou du latex de la plante. Il faut un poids égal de chaque matière. On mélange le tout, on le fond à une douce chaleur, et il se forme une masse mucilagineuse. Vous obtenez alors trois principes desquels tout naît et tout s'engendre, savoir le phlegme ou esprit, une matière plus épaisse, enfin la cendre ; le phlegme est le mercure, la matière grasse est le soufre et la cendre est le

sel. Car tout ce qui se dissipe au feu par évaporation est le mercure ; ce qui brûle et s'évanouit par combustion est le soufre, et ce qui reste sous forme de cendre est le sel. Lors donc que vous possédez ensemble ces trois principes, mettez-les *in ventre equino* (1) et faites-les pourrir pendant le temps convenable. Lorsque cette matière sera devenue tout entière une sorte de graisse, vous la verrez, par une vertu admirable, reprendre vie et donner naissance à une petite plante. Il n'est pas indispensable d'exécuter autant d'opérations pour faire végéter le sel, puisque les cendres des plantes (comme nous en avons fait très souvent l'expérience avec le sel de l'absinthe), mises dans une terre vierge, reproduisent en peu de temps une plante semblable à celle qui a été incinérée. Mais nous parlerons de cela plus loin d'une manière détaillée. »

« Nous démontrons en plusieurs endroits de ce livre qu'il n'est nullement contraire aux lois de la nature qu'une plante puisse renaître de ses cendres. Nous faisons voir sa puissance admirable dans la production des figures de tout genre qu'on rencontre dans le tronc des arbres ou dans les pierres (2) ; nous avons également parlé plus haut de la puissance séminale qui existe dans les éléments des diverses plantes ou des animaux. Tout cela est confirmé par ce que rapporte Libarius (3) dans son livre : *Des Secrets chimiques*,

(1) Dans du fumier de cheval.
(2) Albusson au chapitre sur les Gamahés. Nombreuses figures.
(3) Libarius, *Syntagma arcanorum chymiæ, etc.*

au sujet d'une plante qu'il a obtenue au moyen d'eau distillée. Je vais rapporter la lettre fort curieuse qu'écrivait Cornarius, médecin brandebourgeois, sur la naissance étonnante de cette plante : « Vous avez vu, « dit-il, le dessin, bien que ce ne soit qu'un dessin, « d'une plante dont j'ai obtenu la production à l'aide « de l'eau distillée d'une certaine source de Saxe, « qu'on remarque auprès de trois sapins, non loin de « la ville de Cycnæa (1). Je voudrais que vous la « puissiez voir vivante, car elle vous paraîtrait véritablement beaucoup plus belle, car une reproduction, « même coloriée par un peintre, n'est pas la nature. « Le matras qui me servait était un peu plus grand « que le dessin, la couleur verdâtre qu'on remarque « dans le fond provient du verre, et nullement de « l'eau ou d'un dépôt quelconque, car le liquide est « très clair et entièrement privé de toute matière étrangère. Dans la plante, on ne remarque aucun tronc, « pied ou racine notable sur lequel elle s'appuie. Elle « n'adhère au fond du récipient que par un simple « filament ténu, et elle lance de petits rameaux couverts de feuilles oblongues qui n'occupent pas toute « sa largeur, mais qui s'élèvent vers le haut. On dirait d'un petit pied de romarin d'une couleur vert « citron assez claire. Je ne doute pas qu'elle n'ait pu « croître davantage. Quand la fiole était complètement immobile, elle demeurait droite. Cependant, « en hiver, par la rigueur du froid, elle s'écroulait au

(1) Me trouvant très loin de tout centre intellectuel, j'allais dire civilisé, je prie le lecteur de rechercher lui-même le nom moderne de la Cycnæa de Kircher.

« fond, semblable à une matière visqueuse, tout en « gardant sa couleur.

« J'ai fait cette expérience en 1608, avec l'eau distillée au mois de juin, aidé par le pharmacien Martin Gallus, et j'ai observé la plante pour la première fois en novembre. »

Gaspard Schott, à son tour, parle de la palingénésie des plantes, et rapporte l'expérience de son ami Kircher.

« Jacob Dobrzenski de Nigropont (1), mon ami et mon protecteur, rapporte (*Ameniori philosophia de Fontibus*, par. 3, pr. I) que, dans ses nombreux voyages, il vit chez un chimiste la production authentique et non pas illusoire de fleurs variées dans des flacons de verre. Ces formes végétales s'élevaient sur le champ, d'un certain liquide ou d'une matière humide contenue dans des fioles de verres hermétiquement fermées, quand on les approchait d'une faible source de chaleur. Ces formes représentaient une plante chargée de feuilles et de fruits et duraient tant qu'on les laissait exposées à la chaleur. Mais il ajoute qu'il n'a pu savoir quel procédé employait ce chimiste. A la fin pourtant, un de ses amis le lui expliqua, mais sous le sceau du secret. Longtemps après, il le trouva décrit dans un livre allemand; se considérant alors comme délié de son engagement, il le rapporta dans son livre cité plus haut, à la proposition II. C'est celui que nous avons publié dans notre mécanique hydro-

(1) Gaspard Schott, *Technica Curiosa*; Nuremberg, 1664, 2 vol. in-8 carré, liv. XI, ch. XVI.

pneumatique au paragraphe 2, classe I, chapitre VI, appareil 8, et que nous avons baptisé palingénésie impériale, ou régénération des plantes dans l'eau d'un flacon, à l'aide de la semence d'un végétal quelconque. L'auteur de ce livre allemand dont parle D. de Nigropont est peut-être Georges Harsdorffer, noble citoyen et consul de Nuremberg, autrefois mon ami, et aujourd'hui décédé. Il décrit ce secret au chapitre II, paragraphe 9, question 26 de ses *Récréations mathématiques*. M. de la Chesnaie (1) et Gaffarel, dans ses *Curiositez inouyes* le citent. A l'endroit précédemment cité de notre mécanique, nous disons que ce secret fut communiqué au P. Athanase Kircher par l'empereur Ferdinand III : c'est pourquoi nous l'appelons *impérial*. Il est à supposer que quelque chimiste le lui vendit peu après sa découverte.

« Le P. Kircher, avons-nous dit plus haut, ne fit pas cette expérience, parce qu'elle exige beaucoup de temps et de travail (2). Le P. Balthasar Conrad la tenta de son vivant, mais sans aucun succès, alors qu'il professait les mathématiques à Breslau. Peut-être ne réussit-il pas faute d'avoir observé toutes les précautions nécessaires qui sont nombreuses. D. de Nigropont ne les indique pas toutes comme nous le faisons ainsi qu'Harsdorffer. Nous allons les reproduire ici en ajoutant seulement un mot de-ci de-là. »

Suit presque mot à mot le même texte que celui du P. Kircher.

(1) Quercetan.
(2) Ceci a été écrit avant l'expérience que rapporte le P. Kircher et qu'on a lue plus haut.

Note. — « Vous voyez combien cette expérience demande de temps et de travail, et combien l'opérateur doit être méticuleux et persévérant. Je me souviens qu'un jour un prince illustre demanda à Rome, au P. Kircher, de lui donner un flacon contenant ce phénomène de palingénésie. Mais celui-ci ne put lui donner l'exemplaire unique qu'il conservait dans son laboratoire, parce qu'il lui aurait fallu trop de temps pour le reproduire une seconde fois. »

Gaspard Schott rapporte ailleurs une autre expérience suivant D. de Nigropont (1) :

« Prenez 9 livres de minerai de bismuth qui n'ait encore jamais été traité par le feu. Mettez-le dans une cornue convenable, puis, ayant disposé un récipient *ad hoc*, distillez-le pendant douze heures. Il se dégagera un liquide tout à fait clair et limpide. Purifiez-le en le rectifiant jusqu'à trois fois pour le rendre encore plus pur.

« Mettez une certaine quantité de ce liquide dans un récipient de verre et ajoutez-y l'eau distillée d'une plante ou d'une fleur quelconque et trois onces de sel de cette fleur ou de cette plante. Remplissez alors le récipient jusqu'en haut avec le reste du premier liquide. Vous verrez alors et non sans étonnement croître en deux ou trois jours, au sein de ce liquide, un végétal semblable à celui dont vous avez extrait le sel. Si vous agitez le flacon, cette plante disparaîtra, et l'agitation une fois calmée, elle se reconstituera de nouveau dans son premier état. »

(1) G. Schott, *op. cit.*, liv. XI, ch. XVIII.

Écoutons encore ce que dit Digby sur le même sujet (1) :

« Nous pouvons ressusciter une plante morte, la rendre immortelle et, en la faisant revivre au milieu de ses cendres, lui donner une espèce de corps glorifié, et tel, pour ainsi dire, que nous espérons voir le nôtre après la résurrection. Quercetan, médecin du roi Henri IV, nous raconte une histoire admirable d'un certain Polonais qui lui faisait voir douze vaisseaux de verre, scellés hermétiquement, dans chacun desquels était contenue la substance d'une plante différente ; savoir, dans l'un était une rose, dans l'autre une tulipe, et ainsi du reste. Or il faut observer qu'en montrant chaque vaisseau on n'y pouvait remarquer autre chose, sinon un petit amas de cendres qui se voyait dans le fond ; mais aussitôt qu'il l'exposait sur une douce et médiocre chaleur, à cet instant même il apparaissait peu à peu l'image d'une plante qui sortait de son tombeau ou de sa cendre ; et dans chaque vaisseau, les plantes et les fleurs se voyaient ressuscitées en leur entier, selon la nature de la cendre, dans laquelle leur image était invisiblement ensevelie. Chaque plante ou fleur croissait de toutes parts en une juste et invisible grandeur, sur laquelle étaient dépeintes ombratiquement leurs propres couleurs, figures, grandeurs, et autres accidents pareils ; mais avec une telle exactitude et naïveté, que le sens aurait pu ici tromper la raison, pour croire que c'étaient des plantes et des fleurs substantielles et véritables. Or, dès qu'il

(1) *De la Végétation des plantes*, part. II, p. 64.

venait à retirer le vaisseau de la chaleur, et qu'il l'exposait à l'air, il arrivait que, la matière et le vaisseau venant à se reproduire, l'on voyait sensiblement que ces plantes ou fleurs commençaient à diminuer peu à peu, tellement que leur teint éclatant et vif, venant à pâlir, leur figure alors n'était plus qu'une ombre de la mort, qui disparaissait soudain, et s'enveloppait derechef sous les cendres. Tout cela, quand il voulait approcher les vaisseaux, se réitérait avec les mêmes circonstances. Athanase Kircher, à Rome, m'a souvent assuré pour certain qu'il avait fait cette même expérience, et me communiqua le secret de la faire, quoique je n'aie jamais pu y parvenir, après beaucoup de travail. »

Enfin, pour clore ces trop longues citations, nous allons rapporter ce que dit Gaffarel dans son ouvrage si connu sur les *Curiositez inouyes*.

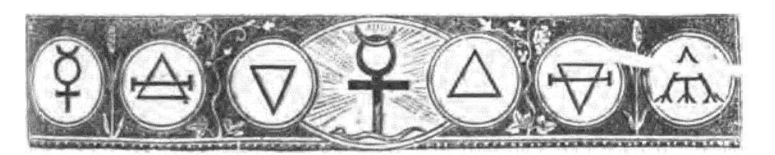
« Bien (1) que les plantes soient hachées, brisées et mesme bruslées, elles ne laissent point de retenir au jus, ou aux cendres, par une secrète et admirable puissance de la nature, toute la mesme forme et figure qu'elles avaient auparavant : et bien qu'on ne la voye pas, on peut pourtant la voir, si par art on la sçait exciter. Cecy semblera par aventure encore ridicule à ceux qui ne lisent que le tiltre des livres ; mais qu'on en voye la vérité dans les œuvres de M. du Chesne, sieur de La Violette, un des meilleurs chimistes que notre siècle ait produit, rapportant qu'il avait vu un

(1) M. I. Gaffarel, *Curiositez inouyes*, à Paris, chez Hervé Du Mesnil, 1629, 1 vol. in-18, ch. v, § 9.

très-habile Polonais, médecin de Cracovie, qui conservait dans des phioles la cendre de presque toutes les plantes dont on peut avoir cognoissance, de façon que, lorsque quelqu'un par curiosité voulait voir, par exemple, une rose dans ces phioles, il prenait celle dans laquelle la cendre du rosier estoit gardée, et la mettant sur une chandelle allumée, après qu'elle avait un peu senty la chaleur, on commençoit à voir remuer la cendre, puis estant montée et dispersée dans la phiole, on remarquoit comme une petite nuë obscure, qui, se divisant en plusieurs parties, venoit en fin à représenter une rose si belle, si fraiche, et si parfaicte, qu'on l'eust jugée être palpable et odorante comme celle qui vient du rosier. Ce sçavant homme dit qu'il avoit souvent tâché de faire le mesme, et n'ayant sceu par industrie, le hazard en fin luy fit voir ce prodige : car, comme il s'amusoit avec M. de Luynes, dit de Formentières, Conseiller au Parlement, à voir la curiosité de plusieurs expériences, ayant tiré le sel de certaines orties bruslées, et mis la lescive au serein en hyver, le matin il la trouva gelée, mais avec cette merveille que les espèces des orties, leur forme et leur figure estoient si naïvement et si parfaictement représentées sur la glace, que les vivantes ne l'estoient pas mieux.

« A présent ce secret n'est plus si rare, car M. de Claves, un des excellents chimistes de notre temps, le faict voir tous les jours. »

N. Zeffar S∴ I∴



PARTIE LITTÉRAIRE

ORMUZ

A mon très cher Frère
de Mahy, ancien ministre.

Cinq tombes sur ton seuil ! Cinq glaives dans ton âme !
Cinq lambeaux de ton être arrachés tour à tour !
— Et moi qui reprochais au Destin d'être infâme
Pour un seul petit ange envolé sans retour !.... —

Oh ! celle-là surtout dont le naissant génie
Avait déjà donné de si divines fleurs,
Et dont le jeune esprit revivait l'harmonie
Qui dort sous le beau ciel de la Hellade en pleurs !

Et son aimable sœur aussi charmante qu'elle
Qui comme elle semblait devoir fermer tes yeux....
Non, la sombre Puissance est vraiment trop cruelle,
Qui mit tant de douleur sous le soleil des cieux.

Non, je ne comprends plus et ma raison s'égare
Devant cette folie horrible de verser
Partout la Vie à flots, pour le plaisir barbare
D'avoir à tout instant quelque chose à briser.

Il eût été si simple, en ce rut de tuerie,
De s'en tenir au vent broyant l'arbre géant,
A la rose créée afin d'être flétrie,
Et de laisser nos fils dormir dans le Néant.

Qui donc t'a demandé, Maître fatal et sombre,
De poser sur nos pas ces doux êtres tremblants,
De faire rayonner ces clartés dans notre ombre
Et ces blondes gaîtés près de nos cheveux blancs,

Pour qu'un jour, tout à coup, ainsi qu'un voleur entre,
Ta fureur, sans merci, vienne les emporter.....
Hier, j'ai rugi ce cri, mais voici qu'en mon antre,
J'ai passé cette nuit, ô Frère, à méditer!

Et voici que j'ai vu le fond du noir Mystère,
ILS sont deux : le Maudit, qui créa les douleurs,
Le Dieu mauvais qui fit les horreurs de la terre,
Et le DIEU de bonté dont le règne est ailleurs.

Quand la vie, effrayant crépuscule, s'achève,
Le jour réel commence au ciel ; lorsqu'un enfant
Meurt ici-bas, là-haut une étoile se lève.
Ne désespérons pas, le Dieu bon le défend.

Que quelques jours encor s'enchaînent et se suivent,
Et nous fuirons aussi de ce monde hideux;
Les vivants sont les morts, les morts sont ceux qui vivent,
Dans les palais d'ORMUZ nous vivrons avec eux!

Parmi les doux martyrs qu'on traîna sur les claies,
Les saints qu'on abreuva d'injustice et d'affront,
Nos cœurs tressailliront, Frère, et de tes cinq plaies
Le Seigneur aura fait cinq rubis pour ton front!

FABRE DES ESSARTS,
Patr. GNOST.

L'Archange des Batailles

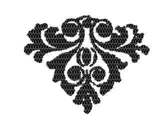
L'ombre vient. Jeanne attend, la poitrine gonflée,
Les yeux perdus. Déjà passe dans la vallée
Le vent frais de la nuit, un doux frisson qui naît;
Et, dans ce vent, des voix que Jeanne reconnaît
Lui redisent les maux soufferts par sa patrie,
La moitié de la France envahie et flétrie,
Les villages brûlés, les châteaux forts béants,

Les Anglais parvenus aux portes d'Orléans,
Accablant la cité d'attaques acharnées;
Et la gloire promise à ses dix-sept années,
Car il faut qu'elle vienne en hâte secourir
Le peuple aimé de Dieu qui ne doit pas mourir.
Soudain, d'un mouvement d'extase elle recule:
Dans la cendre lilas du mourant crépuscule,
Brusquement, de clartés éblouissant ses yeux,
A surgi devant elle un être merveilleux,
Qui la contemple et d'où rayonne de la flamme.
C'est comme un beau jeune homme à figure de femme
Dans une armure d'or de la gorge aux talons,
Le teint rose, les yeux calmes, les cheveux blonds,
Et qui, d'une voix douce et dont le souffle embaume,
Dit: « Jeanne, il faut aller délivrer le royaume! »
Il la regarde avec tendresse et sa beauté
Rayonne: et devant elle il se tient arrêté,
Si svelte et si léger et, sous l'armure austère,
Si gracieux qu'il semble à peine toucher terre.
Sitôt qu'il a parlé, Jeanne l'a reconnu:
C'est l'archange Michel qui du ciel est venu;
Son cœur le lui proclame et ne l'a point trompée;
Car il est vêtu d'or, car il tient une épée;
Car c'est lui qui jadis remonta dans l'éther
Du mont qu'il entassait « en péril de la mer »
Dans la baie où surgit la falaise d'Avranches,
Et c'est lui qui patronne au cœur des dunes blanches
Le castel monacal dont les mâchicoulis,
Dans l'écume des mers et le vol des courlis,
Offrent depuis dix ans, sur le roc solitaire,
Une lutte acharnée aux marins d'Angleterre.

Il lui dit : « Va sauver la France ! hâte-toi !
Pars ! Délivre Orléans et fais sacrer le roi
Et poser sur son front la couronne ancestrale
A Reims, dans la célèbre et haute cathédrale.
Va ! les esprits du Ciel à ton aide viendront ! »
A ces mots, elle sent un souffle sur son front.
En effet, elle voit, là, se courbant sur elle,
Une apparition pâle et surnaturelle,
Puis une autre : Leur robe est blanche. Leurs bandeaux,
Blonds et lourds, vont former deux nattes sur leur dos.
L'une et l'autre ont en main la palme du martyre ;
Et leur visage est pur ; et leur douceur attire ;
Et toutes deux dans l'ombre, avec les yeux baissés,
Sur le front virginal déposent leurs baisers,
Baisers de fleurs, baisers de saintes, baisers d'âmes,
Doux comme des zéphirs, sains comme des dictames.
Sous cette volupté, cette ivresse des cieux,
Jeanne, ravie, émue, a fermé ses beaux yeux,
Qu'un instant sa paupière aux longs cils noirs recouvre
Et clôt pieusement. Mais lorsqu'elle les rouvre,
L'archange saint Michel, les saintes, tout s'enfuit ;
Jeanne se trouve seule au milieu de la nuit,
De la nuit transparente et lentement venue.
Mille atomes de feu s'échappent vers la nue ;
Et la bergère, avec les bras tendus, les mains
Ouvertes dans le vide aux êtres surhumains,
Se redresse et bondit vers la place sacrée
Où l'apparition céleste s'est montrée.
Mais elle ne retrouve offertes à ses sens
Que de molles vapeurs de cinname et d'encens,
Un sidéral parfum de myrrhe qui la grise,

Plus doux que les senteurs qui passaient dans la brise,
Pendant les soirs d'été, sous les étoiles d'or,
Lorsque dans les jardins d'Éphraïme et d'Endor
Où sur les flots dormant des mers enchanteresses,
Les blancs magnolias répandaient leurs caresses.

GASTON ARMELIN.



ORDRE MARTINISTE

Suprême Conseil. — Le Suprême Conseil a pu, grâce à son service d'inspection, établir la liste d'une grande partie des calomnies portées en secret et surtout dans les pays étrangers, contre l'Ordre. Les souverains délégués généraux, les délégués généraux et les inspecteurs vont recevoir sous peu des communications à ce sujet, qui leur permettront de rétablir partout la vérité. De plus, le service d'inspection va être considérablement étendu. Aussi engageons-nous tous les chefs de loges à recevoir les inspecteurs qui pourront se présenter inopinément aux tenues.

France. — La loge *la Sphynge* a inauguré avec le plus grand succès ses tenues blanches, le mois dernier.

La loge *Velléda* a procédé, en présence des délégués du Suprême Conseil, à plusieurs affiliations et réceptions du plus grand intérêt.

Les loges *Hermanubis* et *le Sphinx* poursuivent les tenues d'enseignement.

En somme, très grand succès de toutes parts.

Nous rappelons que tous les Martinistes, à quelque loge qu'ils appartiennent, peuvent assister aux tenues des loges *le Sphinx* (le jeudi) et *Hermanubis* (le mardi).

Avis aux délégués de l'Ordre. — Les délégués martinistes à l'étranger sont invités à préparer dès maintenant le titre et le plan général des communications qu'ils comptent envoyer au Congrès de 1900. Ces mémoires peuvent porter sur tous les sujets se rapportant à l'occultisme et aux cérémonies initiatiques. Il est inutile de faire un trop long travail ; cinq à six pages suffisent amplement et trouvent plus facilement place dans les rapports et les volumes définitifs.

Nous comptons sur nos délégués pour affirmer l'unité du Martinisme et sa puissance dans tous les pays.

Notre délégué au Caire est spécialement invité à nous donner un travail sur nos amis les Babystes et nous serions aussi reconnaissants à nos F∴ de San-Francisco de nous fournir des documents sur les chefs des Sociétés occultes chinoises qui résident en cette ville.

Nos délégués en Annam nous rendraient aussi service en envoyant un rapport sur les Sociétés d'initiation locales ; de même que notre délégué au Sénégal serait le bienvenu avec une étude sur l'initiation des prêtres fétichistes.

Italie. — Le succès rapide du Martinisme en Italie oblige le Suprême Conseil à porter à la connaissance de tous les F∴ d'Italie les décisions suivantes :

1° Les Martinistes pourvus du premier degré de l'Ordre seront autorisés à établir des sociétés d'études psychologiques et des sections du *Groupe Indépendant d'études ésotériques* dont les chartes seront délivrées par le Quartier général de Paris sur la proposition des délégués, des inspecteurs et des chefs de loges de l'Ordre ;

2° Tous les délégués actuellement pourvus de chartes sont priés de répondre à toute communication qu'ils recevront des autres délégués ou des chefs de loges. Les délégués qui ne répondraient pas aux demandes de renseignements seront considérés comme se désintéressant de l'Ordre et immédiatement remplacés;

3° Les entrées dans le quatrième degré de l'Ordre et le droit de recevoir les cahiers d'enseignement complémentaires ne seront accordés qu'aux inspecteurs généraux et aux F∴ comptant au moins trois ans de services continus dans l'Ordre.

Exécutoire à dater du 1er mars 1900.

Pour le Suprême Conseil et par Ordre,

Le Secrét∴ Gén∴, Le P∴ S∴ C∴,

Sédir. Papus.

L'Arch∴,

Burg.

UNION IDÉALISTE UNIVERSELLE

Nous apprenons avec plaisir que S. A. le Prince de Lusignan vient d'accepter le titre de membre protecteur de l'Union Idéaliste Universelle. C'est là un précieux encouragement pour cette œuvre si belle et si généreuse. Tous nos remerciements au glorieux descendant de la famille qui fut si bonne pour le Martinisme à ses débuts en protégeant Claude de Saint-Martin et Martines de Pasqually.

Société des Conférences Spiritualistes

La dernière séance (décembre) a été consacrée à une très belle causerie de M. E. Soldi sur la *Langue sacrée*.

Devant une salle comble, l'éminent conférencier a fait entrevoir l'Unité du symbolisme employé par tous les peuples de l'antiquité.

Une chaleureuse ovation a été faite à M. Soldi après la réunion.

Salle comble et société des plus choisies.

A dater de janvier, la Société est obligée d'agrandir sa salle de conférences.

Le 26 janvier, conférence de Papus sur la *Constitution de l'Élément Féminin* dans l'Humanité et dans l'Univers.

Pour les inscriptions (5 fr. et 10 fr. par an) et pour les invitations, s'adresser à la librairie spiritualiste, 3, rue de Savoie, ou au siège de la Société, à l'hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, Paris.

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE
DES SCIENCES HERMÉTIQUES

Les cours se poursuivent toujours avec le plus grand succès. Les séances pratiques d'hypnotisme vont commencer ce mois-ci.

Tous nos remerciements à notre confrère *l'Écho de l'Au-delà*, qui a reproduit le programme complet des travaux de l'École pour ce mois de janvier.

ACTES DE L'UNION CELTIQUE

III

L'Union Celtique, fondée dans les premiers jours de décembre 1898, et, malgré les obstacles, enfin constituée, remercie les Directeurs des publications qui ont bien voulu l'aider en reproduisant ses appels.

Son existence étant désormais assurée, elle se bornera à ce dernier programme, qui est définitif.

En le publiant, elle ne veut pas seulement rappeler son but, elle veut aussi faire connaître les modifications subies par le programme de mars 1898.

Ce programme annonçait la division de la Société en trois grandes sections :

1° *Section littérraire et scientifique ;*
2° *Section artistique ;*
3° *Section politique et sociale.*

Il a été résolu que la *troisième section serait supprimée* et que, dans aucun cas, l'*Union Celtique* ne s'occuperait de politique.

Les études sociales seront du ressort de la première section.

L'*Union Celtique* comprendra donc, ainsi que le disait le programme précédent :

1° *Des Hommes de lettres et de science.* Ils étudieront l'antiquité Celtique, l'antiquité Celto-Gauloise, les Origines françaises au point de vue scientifique, philosophique, religieux et social. Ils s'efforceront de remettre en honneur l'étude de la Langue Celtique et de ses dialectes, de la philosophie, de la littérature et des institutions des peuples Celtes, délaissée pour l'étude et l'adoption exclusives de la littérature et des institutions de leurs conquérants.

2° *Des Artistes*, qui, en immortalisant les manifestations de l'*Ame Celtique* dans l'Histoire, mettront leur talent au service de la *Renaissance Celtique.* Les Poètes et les Musiciens continueront l'œuvre nationale des Bardes de l'Antiquité et du Moyen Age ; les Peintres et les Sculpteurs s'inspireront, comme eux, de l'histoire de la race, des légendes et des traditions qui en reflètent l'Ame.

L'*Union Celtique* vivra en dehors des partis. Destinée à étudier surtout l'*Ame Française* en son essence et ses manifestations les plus nobles, son rôle sera de provoquer l'*Union des Français ;* elle leur fera mieux aimer leur pays en leur faisant mieux connaître ses grandeurs passées, germes de ses grandeurs futures. Une nation est d'autant plus forte qu'elle se connait mieux et qu'elle connaît mieux ses origines, base de son évolution : elle sait mieux alors la voie qu'elle doit suivre.

Désirant enfin l'*Union des Peuples de Race Celtique*, elle adresse un appel fraternel aux membres des Sociétés Celtiques de France, d'Irlande, du Pays de Galles, aux Celtisants de diverses nationalités : elle espère qu'ils ne lui refuseront pas l'appui de leur autorité, de leur science et de leur talent.

L'*Union Celtique* aura à sa tête des lettrés, des savants, des artistes, mais elle recevra dans ses rangs tous ceux qui s'intéresseront à la cause qu'elle défend.

Dans son étude des anciennes institutions de la France, elle s'appliquera à déterminer celles qui sont suscep-

tibles de favoriser l'évolution du peuple français ; elle mettra en relief et évitera de justifier et de proposer ce qui a pu amener leur chute : méconnaissance des lois vitales qui régissent les sociétés, erreurs ou abus.

Par exemple, en étudiant l'organisation des Corporations anciennes, elle recherchera ce qui en elles pourrait être favorable à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. C'est pourquoi l'*Union Celtique* fait appel aux agriculteurs, industriels, commerçants, ouvriers d'art, artisans, etc., et leur demande l'appoint de leurs connaissances spéciales.

Enfin, par son enquête sur l'état actuel des différentes classes de la société française et leurs aspirations, établie sur les vœux présentés par les différents Corps professionnels, elle préparera la voie aux réformateurs de l'avenir. L'*Union Celtique* compte fonder une Revue, des Conférences, un Salon, des Représentations théâtrales.

Organisation. — Les membres sont désignés sous les appellations de : *membre adhérent*, *membre actif*, *membre titulaire*.

L'*Union Celtique* comprend une *Section Centrale* siégeant à Paris et autant de *Sections* que la France comptait de provinces. S'il y a lieu, des groupes départementaux seront créés.

Des *Sections* seront fondées dans les *Pays de Race Celtique*. Chaque *Section* étudiera spécialement les manifestations de l'*Ame Celtique* dans sa province. Le résultat de ses travaux nous révélera la nuance de l'Ame Celtique propre à cette province.

Les Sections Centrale et Provinciales sont dirigées par des *Délégués* qui relèvent du *Comité Directeur*.

L'ensemble de l'Association est dirigé par le *Comité Directeur*.

Un *Président d'Honneur* sera désigné par le Comité, il sera membre du Comité.

Le Comité Directeur.

Paris, janvier 1900.

Adresser les demandes d'adhésion au Secrétaire du Comité, le Dr Maurice Adam, 20, rue de Navarin, Paris.

L'OCCULTISME

Jusqu'à l'époque moderne, l'exotérisme a suffi à guider les hommes dans la voie droite, la voie du bien.

Une religion qui parle aux sens grossiers de l'humanité terrestre était la seule qui pût être comprise par les hommes d'alors.

Peu à peu, l'intelligence et l'activité cérébrale se développant, le progrès, ce jalon divin qui harmonise la nature, se précisant, la science, cette grande souveraine qui n'est sous la dépendance que de Dieu, montant graduellement, les religions exclusivement exotériques devaient nécessairement s'effacer.

Par leur répulsion à accepter les nouvelles théories de la science, elles se sont créé des incrédules, des adversaires et des détracteurs.

Par leurs incomplètes doctrines, qu'elles n'ont jamais consenti à élargir et à préciser, les incrédules sont devenus le grand nombre ; et ils ont cherché à substituer des théories plus rationnelles et plus accessibles à l'esprit moderne, aux doctrines surannées des religions existantes.

C'est alors que Dieu, jugeant l'humanité parvenue à un suffisant développement, lui envoie la Vérité ésotérique, c'est-à-dire la Vérité sans voiles ni paraboles, soleil lumineux et brillant qui vient éclairer l'esprit de l'homme d'une lumière toute nouvelle, lui révélant le grand mystère du monde et de la création, le grand mystère de sa naissance, le grand mystère de sa fin...

Et le jugeant assez éclairé, le Seigneur, marquant ainsi son amour infini, lui ouvre à deux battants les portes du tombeau.

Comme l'ange, assis sur la froide pierre du sépulcre, annonçant aux saintes femmes que Jésus, le divin Messie, était ressuscité, resplendissant et glorieux, l'occultisme, assis sur la froide pierre de l'Indifférence (qui fait trop

oublier ceux qui ne sont plus), annonce aux hommes d'aujourd'hui que l'âme ne meurt jamais, subsiste toujours, plus active encore à l'état d'erraticité que durant son incarnation sur la terre, permettant, comme preuve manifeste et sanction inéluctable, la communication des vivants et des morts.

L'Occultisme ne vient pas renverser le trône et l'autel : « Je ne viens pas ébranler religions et États, dit l'ésotérisme, mais les asseoir sur leurs véritables bases. » — « Je ne viens pas renverser le christianisme, la belle religion de Jésus, mais la compléter et en expliquer les obscurs paysages. » Non, il ne détruit pas la religion catholique, il la complète, la rend logique et acceptable à l'humaine raison.

Large et généreux, il repousse la mesquine sentence : « Hors de chez nous, pas de salut ».

Révélant la grande loi d'Amour, il démontre l'inanité de la doctrine « des peines éternelles. »

Il explique l'enfer, le purgatoire et les démons d'une façon logique et rationnelle.

Il vient faire cesser l'incrédulité et étouffer le matérialisme par l'étude raisonnée d'outre-tombe.

Il vient faire cesser la discorde et la stérile discussion par la compréhension et l'explication raisonnée, non plus basée sur le verbe exotérique, mais sur la lumière ésotérique éclairant toutes choses, les expliquant et les montrant sous leur vrai jour.

ÉLISÉE BERTON.

BIBLIOGRAPHIE

Le Diable dans l'hypnotisme, par le Dr Charles Hélot (0 fr. 60.)

L'intrépidité du Dr Ch. Hélot mérite l'admiration. Il attaque en face plusieurs collaborateurs de la *Revue du monde invisible*, de Mgr Méric, qui, trop indulgents, à son avis, et entachés d'un libéralisme dangereux, permettent

l'exercice de l'hypnose. Si M. Hélot fait passer cette revue comme inspirée par le libéralisme catholique et le naturalisme moderne, elle sera compromise aux yeux des catholiques fervents : et la Société des sciences psychiques sera vengée du schisme de Mgr Méric. Ce n'est pas à *l'Initiation* de trancher le débat. Si pourtant M. Hélot voulait échanger quelques paroles avec des occultistes, ceux-ci auraient sans doute quelque chose à lui apprendre.

Le sommeil hypnotique est invincible et nous laisse la faculté d'agir sans le contrôle de la raison : il est donc anti naturel et contraire aux lois divines. Dieu n'a pu nous permettre d'agir lentement sans responsabilité. « L'origine et le principe de cet état sont donc surnaturels. » Les faits surnaturels ou immoraux sont solidaires trop souvent avec les faits douteux ou purement naturels. L'hypnotisme est donc mauvais.

Ils sont rares aujourd'hui, les hommes qui ne transigent pas plus que M. Hélot avec leurs principes.

G.

La Sorcellerie, par I. Bertrand, Blond et Barral (o fr. 60).

L'auteur rappelle aux catholiques ignorants que l'esprit du mal conserve le pouvoir de nous tenter, et que si nous pouvons céder à ses suggestions, les faits de sorcellerie ne doivent pas être rejetés à priori. Tertullien, Origène, Porphyre, Jamblique, du Potet, Eliphas Lévy, Gougenot des Mousseaux, Brasseur de Bourbourg, de Mirville, Psellus, Bodin, sont cités à l'appui. M. Bertrand est favorable à la théorie de la *corporéité adhérente* des bons et des mauvais anges plutôt qu'à celle de la corporéité d'emprunt, d'après les Pères de l'Eglise.

Il réfute Allan Kardec et Delanne, qui ont mis en avant une théorie toute différente, celle de la matérialité de l'âme. M. de Rochas aussi est cité d'après l'*Initiation* de novembre 1892, à propos de la répercussion, de l'envoûtement et de la bilocation. Ce dernier phénomène est un des cas de ce qu'on appelle aujourd'hui télépathie. M. Bertrand n'a pas cherché à approfondir l'ancienne tradition de l'existence de l'ange gardien et du mauvais

ange de chaque homme, dont M. Rozier parlait dans l'*Initiation* de novembre 1893 d'après Anne Emmerich : cette théorie expliquerait certains cas de bilocation sans qu'on ait besoin de recourir à l'apparition d'un démon d'espèce supérieure appelé par un pacte formel. J'aurais voulu aussi trouver dans cette brochure l'énumération des pouvoirs du sorcier et des moyens de lutter contre les ensorcellements.

G.

L'Hypnotisme et la Stigmatisation, par le Dr Antoine Imbert-Gourbeyre (0 fr. 60).

M. Imbert-Gourbeyre, défenseur toujours énergique, malgré ses quatre-vingts ans, du catholicisme et du surnaturel, réfute M. Beaunis, le docteur catholique Ferrand, le P. Coconnier, auteur de l'*Hypnotisme franc ;* au sujet de la théorie qui explique tout l'hypnotisme par des causes physiques normales, « le côté des hallucinations spontanées qui peuvent exister dans l'hypnose, toute espèce d'hallucination est invisiblement provocable de par l'hypnotiseur, c'est-à-dire qu'à côté de l'halluciné se trouve un hallucinateur ». Si M. Imbert avait lu le volume de Papus : *la Magie et l'Hypnose*, il aurait constaté qu'au jugement d'un magiste pratiquant l'hypnotisme est une des branches de la magie. L'hallucination pratiquée par des magiciens sur des personnes en état de veille ressemble fort à celle qu'on provoque dans l'hypnose. Ceci appuie la thèse du savant professeur. Sans condamner l'hypnotisation employée comme remède, il affirme que les esprits mauvais peuvent intervenir dans les phénomènes transcendants. Il cite en terminant la condamnation du spiritisme par l'Inquisition le 30 mars 1898, et le jugement prononcé par la voyante Anne Emmerich contre les magnétiseurs. Il y a peu de catholiques qui aient à cet âge la verve et le courage de M. Imbert. G.

L'Hypnotisme franc et l'Hypnotisme vrai, par le Dr Ch. Hélot, auteur de *Névroses et Possessions diaboliques* (0 fr. 60).

L'éminent docteur défend les conclusions du P. Franco contre celles du P. Coconnier. Il expose que souvent les

hypnotisés se disent en relation avec un personnage invisible qui parle par leur bouche et dicte leurs réponses, et insiste sur l'étrangeté des phénomènes du spiritisme (transports, mélodies, matérialisations, etc.). Il trouve singulière la nécessité du consentement de l'hypnotisé à certains faits, comme la vision en distance, la divination, etc., que le catholicisme classe dans les preuves de possession. Cette brochure renferme d'intéressantes critiques de la théorie de la suggestion. A la rigueur, sa lecture suffirait pour mettre le lecteur occultiste à même d'apprécier ce qui se discute dans les journaux catholiques depuis cinq ou six années, à propos de l'hypnotisme.

G.

La Conception catholique de l'enfer, par M. l'abbé Louis Brémond, docteur en théologie, professeur de dogme au Grand Séminaire de Digne. — Paris, Blond et Barral, 1898, br. in-12, 0 fr. 60.

Ce petit travail pourrait être intitulé : *Réponse aux objections de feu Jean Reynaud*. En effet, la plupart des objections sont tirées de *Terre et Ciel*. Des raisonnements abstraits répondent à d'autres non moins abstraits. Jean Reynaud (comme des théosophes aujourd'hui) jugeait que le mot *æternus* et son équivalent hébreu représentait l'idée d'une durée indéfinie : le théologien répond qu'à propos des esprits immortels par nature, ce mot désigne une durée qui se poursuivra par delà les siècles et n'aura pas de terme. Un troisième s'écriera : Mais Dieu, qui a le pouvoir de créer des âmes, a aussi celui de les anéantir quand elles ne peuvent s'y attendre ! La durée des peines, dit M. l'abbé Brémond, est en raison directe de la durée des fautes. On se demande alors s'il va rejeter, comme les protestants, la croyance au purgatoire. Mais il reste dans la plus stricte orthodoxie. Il cite très souvent le livre du P. de Bonniot, intitulé : *Le Problème du mal*. Mais ce professeur de Digne n'est pas au courant des nouvelles hypothèses sur la réincarnation et par suite n'essaie pas de les réfuter. Il n'emploie du reste, selon le défaut commun des auteurs chrétiens, que la méthode logique et non la méthode expérimentale,

jamais, par exemple, il ne cite un seul cas où une âme damnée aurait pu apparaître. G.

∴

Signalons tout particulièrement dans le numéro de novembre-décembre de *Il Mondo Secreto* de Naples une étude très documentée de Bornia Pietro sur les diverses branches du spiritualisme, tant en Europe qu'en Italie. Tout le numéro est, du reste, des plus intéressants.

∴

Light, numéro du 21 octobre 1899, a publié une très intéressante communication de Mme la générale Noël sur *Un fantôme en Algérie*. Nous recommandons cette étude à nos lecteurs.

∴

Tous nos souhaits de bienvenue à notre nouveau confrère *la Lumière*, grand journal hebdomadaire publié à Bruxelles sous la direction de Jean Delville. Voilà le premier spécimen du futur quotidien du spiritualisme sans épithète et il se présente très bien.

Aussi engageons-nous tous nos lecteurs à demander un numéro spécimen, 52, rue de l'Imprimerie, à Bruxelles.

REÇU :

QUENAIDIT. — *Étude du symbolisme chrétien* sur une croix médaille de Notre-Dame de Liesse; l'an 1899, in-8 (*compte rendu prochainement*).

CORRESPONDANCE

Tlemcen, 29 décembre 1899.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Initiation*,

Contrairement à la *constatation* du Comité d'organisation du Congrès de 1900 (délibération du 20 octobre) et

à la note reproduite par tous les journaux adhérents au Congrès, je vous prie de vouloir bien faire la rectification suivante dans votre prochain numéro, ainsi que je crois en avoir le droit.

J'ai donné, il est vrai, ma démission de *secrétaire* des spiritualistes indépendants, mais NON de membre. *Je suis et je reste donc toujours* MEMBRE de cette section.

Comptant sur votre courtoisie, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

ALBAN DUBET.

LES ARTS DIVINATOIRES

LES TROIS ASPECTS DU SPHINX

L'homme, avons-nous dit, est un sphinx ; mais plus ou moins équilibré. De là les divers *tempéraments*.

Chacune des quatre impulsions animales qui gitent dans l'être humain se manifeste sous trois aspects que nous désignerons, d'après leur aspect astral, par des figures animales.

Ainsi, en commençant par en bas, le taureau, caractéristique des tendances corporelles et du ventre, peut se manifester comme porc, s'il est matérialisé à l'excès, et comme cheval s'il est spiritualisé.

Le lion, caractéristique des tendances animiques et de la poitrine, peut se manifester comme sanglier quand il est matérialisé, et comme chien quand il est spiritualisé.

L'aigle, caractéristique des tendances sentimentales et du cervelet, devient en descendant un perroquet et en montant une colombe.

L'homme lui-même, caractéristique des tendances intellectuelles et de la tête, se manifeste, comme singe en cas d'involution, et comme ange en cas d'évolution.

Il y a donc trois formes astrales du sphinx :

1° La forme équilibrée : *homme*, *aigle*, *lion*, *taureau*, dans laquelle l'homme commande par ses pieds au taureau, par ses mains au lion, par son verbe à l'aigle et domine tout le système ;

2° La forme involuée ou matérialisée : *singe*, *perroquet*, *sanglier*, *porc*, c'est généralement le produit des fausses civilisations et des fausses méthodes d'instruction actuelles ;

3° La forme évoluée ou spiritualisée : *ange*, *colombe*, *chien*, *cheval*, couramment employée dans les images religieuses des primitifs.

Telle est la base vraiment initiatique de toute étude de la constitution humaine, qui veut rester synthétique et claire.

L'antique initiation n'aurait pas pu concevoir l'exposé d'une doctrine dans laquelle la forme et le nombre ne seraient pas venus toujours appuyer l'idée.

Il n'y a pas de constitution humaine ni de tempérament qui n'ait son image et son nombre en astral. C'est l'étude de ces images et de la prédominance d'un élément sur l'autre qui va nous donner la vraie clef des principes entrant dans la composition de l'être humain, non pas idéal et théorique, mais bien matériel et tel que nous le rencontrons autour de nous.

Dans ce genre d'être, un des animaux domine, non seulement les trois autres, mais encore l'homme lui-même, et ainsi se constituent les formes dérivées des quatre principales que nous venons de décrire.

PAPUS.

NÉCROLOGIE

Nous ne voulons pas laisser *Léon Deschamps* changer de plan sans lui adresser un adieu amical et reconnaissant.

Nous ne saurions en effet oublier que notre ami Deschamps fut un des premiers qui ouvrit une rubrique *Occultisme* dans les revues littéraires en ouvrant les co-

lonnes de *la Plume*, qu'il dirigeait si magistralement, à nos amis Esquieu, Jollivet et Castelot.

Léon Deschamps est mort à trente-six ans, causant un grand vide dans le monde des lettres où il avait lancé bien des réputations et facilité la naissance de bien des talents.

Nous extrayons de la *Plume* le discours que Jean Carrère a prononcé devant le cercueil contenant les restes de Léon Deschamps, au nom des poètes :

« J'ai peur que mes hésitantes paroles, jaillies sans préparation de mon cœur à l'heure de la séparation suprême, ne traduisent qu'imparfaitement l'émotion des généreux poètes qui furent les amis de Deschamps, et qui m'ont confié l'honneur de parler pour eux.

« Ce que je veux dire avant toute chose, et en cela je suis sûr de ne point faillir, c'est que Deschamps fut, dans toute l'acception du mot, un *honnête homme ;* j'entends par là celui qui dépense toute l'activité de son être à accomplir la mission qui lui fut confiée.

« Deschamps fut un honnête homme, non seulement par la loyauté quotidienne de ses actes, mais encore et surtout parce que toujours il a su s'élever au-dessus de lui-même, et a tenté de réaliser le plus de bien possible pour l'art et pour l'humanité. Il a toujours mis plus haut que le désir de la fortune, qui fait en apparence la vie brillante, l'amour des choses nobles et désintéressées, qui fait en réalité la vie heureuse et bien remplie.

« Nous tous qui le connaissons depuis dix ans, Messieurs, nous tous qui, rassemblés par lui, avons si souvent lutté pour la conquête du bien et du beau, proclamons ici à voix claire combien Deschamps fut bon. Nous étions, nous, sa seconde famille ; il aimait les poètes de tout l'amour qu'il portait à l'idéal dont il s'était fait le servant ; et jamais il n'eût sacrifié au succès d'un jour l'affection qu'il portait à ceux d'entre vous qui furent l'honneur et la gloire de notre génération. Et c'est pourquoi, par sa bonté toujours souriante, il mérita de s'élever jusqu'à la communion de la beauté éternelle, et de faire jaillir à la lumière des œuvres par quoi notre âge ne périra point.

« Ah ! Messieurs, c'est toute notre jeunesse qui se déchire aujourd'hui avec l'apparence vivante de celui qui fut le lien de notre jeunesse ; ce sont nos belles années de lutte qui pleurent devant celui qui, si souvent, fut le porte-étendard de nos luttes !

« Mais élevons nos âmes, mes chers amis, et que tout l'effort de nos consciences assemblées délivre de sa forme charnelle l'âme de celui qui nous aima et que nous aimions !

« Non, non ! Deschamps n'est pas mort tout entier. Il survivra d'abord dans cette œuvre qu'il a créée et que nous continuerons. Mais surtout, et je le proclame sans crainte, par le fait qu'il fut bon et vaillant, il survit et nous écoute, quelque part, dans l'invisible, car ceux-là ne peuvent périr qui ont servi l'idéal.

« Et maintenant, Deschamps, cher ami disparu, maintenant que tu vois la lumière véritable, dont si souvent, à tes côtés, nous avons poursuivi toutes les apparences, continue pour nous et près de nous l'œuvre de paix et de splendeur que nous avons entreprise.

« Va demander à la force qui mène le monde, au maître de nos consciences et de nos cœurs, de nous donner le courage de lutter sans cesse, et la puissance de réaliser notre mission.

« Dis-lui qu'il nous pardonne nos faiblesses, comme nous nous pardonnons les uns aux autres le mal que nous nous sommes fait dans la fumée de la bataille.

« Dis-lui surtout qu'il guérisse nos âmes, toutes les âmes, de la colère et de l'égoïsme. Dis-lui qu'il apaise à jamais les haines de race, ces querelles de frères qui s'en veulent de ne pas se ressembler ; les haines de classes, ces querelles de frères qui s'en veulent de souffrir de maux différents ; et les haines de nations, ces querelles de frères qui s'en veulent de ne pas habiter sous le même toit. Dis-lui enfin qu'il nous donne la grâce de communiquer à autrui la charité qui dévore nos âmes, et ainsi tu continueras, ô noble ami, l'œuvre que nous avions entreprise ensemble pour le bonheur et la gloire de l'humanité future ; et tandis que nous chercherons à tâtons la vérité vacillante dans les ténèbres de notre terre, tu

feras répandre en nous, pour le triomphe du bon et du beau, l'immense amour qui soulève les mondes. »

PETITE CORRESPONDANCE

M. L. D., à Paris. — Nous pouvons vous indiquer en toute confiance, comme connaissant parfaitement le maniement du Tarot divinatoire, M. S.-U. Zanne, 5, rue de Passy, Paris (Séance 10 francs). Lui écrire pour rendez-vous.

Les physiognomonistes sérieux sont rares ; toutefois, vous pouvez vous adresser à M. Félix, 70, rue Saussure, qui vous fixera aussi un rendez-vous en lui écrivant. Il est très capable et a très sérieusement étudié la question.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.